

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Paginations d'irreguler.
Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE
MAITRE
— DE —
FRANÇAIS
REVUE MENSUELLE
DE GRAMMAIRE ET DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE.

1. Le Français et l'Anglais, par CHARLES RENAULT.—2. Concours, compositions et traductions (Traduction du "Siège de Berlin," par une AMÉRICAINE).—3. La Langue Française.—4. La Réforme Orthographique, par ALFRED BARBOU.—5. Du Genre Descriptif (Les nuages, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE).—6. Une Bonne Note pour "The French Teacher."—7. La Mode au jour le jour, par JEANNE D'A.—8. Leçons par correspondance.—9. M. Frédéric R. Coudert.—10. L'Écriture, par ALBERT DU RET.—11. Concours mensuel.—12. Petite Correspondance.—13. "The French Teacher," par LOUIS TESSON.—14. Origines de la Langue Française, par A. P.—15. First Pseudo-Letter of William Cobbett to Dear Richard, on the blunders to be avoided in speaking and writing French.—15. Petite Histoire de la Littérature Française.—16. Portrait Littéraire (Bernardin de Saint-Pierre).—17. Mon "cher" monsieur.—18. Cécile (suite) nouvelle de mœurs acadiennes, par LOUIS TESSON.

Montréal

Publié par LOUIS TESSON

No. 2269, RUE STE-CATHERINE

THERE IS MONEY

— IN A —

Business Education

Send for the Circular of the

KINGSTON BUSINESS COLLEGE

KINGSTON, (Ontario)

LE

MONDE ÉCONOMIQUE

JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef: **PAUL BEAREGARD**

PROFESSEUR D'ÉCONOMIE POLITIQUE A LA FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

Pour le Canada et les Etats-Unis.

UN AN - - - - \$8.00 SIX MOIS - - - - \$4.50

COMITE DE DIRECTION SCIENTIFIQUE :

Président

M. LÉON SAY, Député, Membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Membres

MM.

BARDOUX, Sénateur, Membre de l'Institut.

DE ELIGNIÈRES, Anc. Inspect. des finances.

CHALLEMEL-LACOUR, Sénateur.

CHARLES ROUX, Député, Ancien Membre de la Chambre de Commerce de Marseille.

GLASSON, Membre de l'Institut, Professeur la Faculté de Droit de Paris.

LAVISSE, Membre de l'Académie française.

LEVASSEUR, Membre de l'Institut.

CH. LYON-CAEN, Professeur à la Faculté de droit de Paris.

MARC MAUREL, Président de la Société d'Économie politique de Bordeaux.

L. PERMEZEL, Membre du Conseil supérieur du Commerce.

On peut s'adresser pour abonnements, annonces et réclames à l'administration *du Maître de Français*, 2269, rue Ste-Catherine, Montréal.

LE PIANO

Il paraît à Paris, depuis un an, un recueil musical intitulé

"LE PIANO"

qui publie le 1er et le 15 de chaque mois un morceau de musique inédite d'un des grands compositeurs français ou étrangers, avec un portrait et une biographie du musicien.

Les collaborateurs du *PIANO* sont Gounod, Marmontel, Mlle Holmès, B. Godard, Pierni, Massenet, A. Thomas, Paderewski, Rubinstein, etc., etc.

L'abonnement par an, pour le Canada, est du prix minime de 1 Dollar 50 cents.

S'adresser, pour les abonnements, au "Maître de Français," 2269, rue Ste-Catherine, Montréal.

GUSTAVE DUHAMEL

Importateur * de * Fromages

1834

RUE STE-CATHERINE

MONTREAL.

TELEPHONE 6286.

Prof. R. von ZOEDERFLICHT,

54 rue Victoria

MONTREAL

Leçons d'allemand, de français et d'anglais à des prix modérés.

APPRENEZ A DANSER

La danse est un art indispensable pour toute personne qui va en société, en même temps qu'un exercice des plus salutaires. Le professeur Darkee vient de commencer une nouvelle classe, la cinquième de la saison. Les cours ont lieu tous les lundis et les jeudis à 8 heures du soir, au No 2269 rue Ste-Catherine, Montréal.



CURES BILIOUSNESS.

Biliousness or Liver Complaint arises from torpidity or wrong action of the liver, and is a fruitful source of diseases such as Constipation, Dyspepsia, Jaundice, Loss of Appetite, Dizziness, etc. As a perfect liver regulator

B. B. B. EXCELS
all others, having cured severe cases which were thought incurable.

Mrs. Jane Yansickle, Alberton, Ont., was cured of Liver Complaint after years of suffering by using five bottles of B. B. B. She recommends

LONDON, ONT.

WILLIAM J. BIRKS

Organist Dundas Street Centre Church.

Receives Pupils for Organ,

Piano and Voice Culture at his studio.

No. 11 Odd Fellows Hall.

Terms on Application.

EDMOND GIROUX, Jr.

DRUGGIST

CORNER

St-Catherine & St-Charles-Borromée

MONTREAL

Un professeur allemand, depuis un an au Canada, désire enseigner sa langue dans une ville de l'Ontario ou des Etats-Unis. Il peut aussi enseigner le français à des commençants. Ecrire à B. R., bureau du "Maître de Français," 2269 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Un Professeur Français

au courant des méthodes naturelles, désire trouver un petit groupe d'élèves dans une petite ville de l'Ontario ou des Etats-Unis, pour y passer la belle saison. Ecrire à M. S., bureau du "Maître de Français."

ALFRED GEROT

Restaurant * Français

A LA CARTE

Consommations de premier choix.

285 Washington Street, près SWAN

BUFFALO, N. Y.

WHAT IS THE MATTER?

TOOTH-ACHE!

STOP-IT!! HOW??

— Use —

STOP - IT

The Great TOOTH-ACHE Remedy.

SOLD EVERYWHERE

15c. a Bottle.

WALLACE DAWSON

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS ?

LE MAL DE DENTS !!

Arretez-le!! Comment??

— Employez le —

STOP - IT

Le grand Remède du

MAL DE DENTS.

En vente partout à 15c. la bouteille.

WALLACE DAWSON

169 rue St-Laurent, Montreal.

Rentree des Classes

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1893-94

Collegiate Institute and Col- lege of Commerce.....	66 Drummond	Montréal	1er Septembre
Mont Ste-Marie.....	Guy St.	"	4 "
Académie Commerciale Catholique de Montréal.	1999 St Catherine	"	4 "
Belmont School.....	245 Guy St.	"	4 "
Montcalm "	184 Craig St.	"	4 "
Sarsfield "	97 Grand Trunk	"	4 "
Olier "	216 Roy	"	4 "
Collège Sainte-Marie.....	Bleury	"	6 "

Desirez-vous de bonnes viandes cuites, allez au

STRASBOURG CHARCUTERY, 2280 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL.

LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS

Ce qui suit n'est qu'un fragment d'un long travail (encore à paraître) sur les différences qui existent, comme génie, entre la langue française et la langue anglaise, particulièrement en poésie.

UN EXEMPLE FRAPPANT

Voici un sonnet de A. C. Swinburne, écrivain accepté comme un des premiers poètes anglais contemporains. Ce sonnet a été écrit en français, et l'on ne peut que féliciter l'auteur de manier aussi facilement une langue qui n'est pas la sienne. Mais voyez toutes les critiques que l'on peut faire, tant au point de vue de la linguistique qu'à celui de la versification.

SONNET

THÉODORE DE BANVILLE

La plus douce des voix qui vibraient sous le ciel
Se tait ; les rossignols ailés pleurent le frère
Qui s'envole au-dessus de l'âpre et sombre terre,
Ne lui laissant plus voir que l'être essentiel.

Esprit qui chante et rit, fleur d'une âme sans fiel,
L'ombre élyséenne, où la nuit n'est qu'une lumière,
Revoit, tout revêtu de splendeur douce et fière,
Mélécerte, poète à la bouche de miel.

Dieux exilés, passant célestes de ce monde,
Dont on entend parfois dans notre nuit profonde
Vibrer la voix, frémir les ailes, vous savez

S'il vous aime, s'il vous pleura, lui dont la vie
Et le chant rappelaient les vôtres. Recevez
L'âme de Mélécerte affranchie et ravie.

A. C. SWINBURNE.

(in "The Athenæum," 1891.)

1o.—Au point de vue de la rime (si relâchée en anglais), "frère" et "terre," qui ne riment déjà pas bien, puisque la consonne d'appui, presque exigée aujourd'hui, n'est pas la même, ne riment pas du tout avec "lumière" et "frère", où d'ailleurs la règle de la consonne d'appui n'est pas observée davantage.

2o.—Il y a enjambement du premier au deuxième quatrain, comme

du premier au deuxième tercet, ce qui, sans être absolument défendu, est très mauvais ; surtout si l'on considère que ces deux imperfections regrettables sont accentuées par deux autres faiblesses du même genre : les enjambements du onzième au douzième vers et du treizième au quatorzième.

30.—(omme euphonie, “de l'âpre et sombre terre” n'est pas un hémistiche heureux. Répétez seulement cinq ou six fois !

40.—“Mélécerte”. Que vient faire là ce demi-dieu marin, avec lequel de Banville n'avait de commun que sa demi-divinité de poète ? L'écho répond : “Mon Dieu... cela ‘fait bien.’” Savoir. Il est vrai que le père de Swinburne était amiral ; mais la raison paraît faible à qui réfléchit ou sait un peu.

50.—Procédons maintenant vers par vers, ou à peu près.

—“La plus douce des voix qui vibraient sous le ciel”.

Mais c'est de l'anglais cela !

“The sweetest voice that heaven ever heard,” ou quelque chose d'approchant. Jamais un Français n'emploierait cette tournure de phrase.

—“Les rossignols ‘aîlés’”. Il y a donc des rossignols sans ailes ? Epithète plus que faible. Mais cela “fait bien”.

—“Ne laissant plus voir que l'être essentiel”.

Pardon ! (Qui, à qui ? Sont-ce les rossignols qui ne laissent plus voir à terre ? Ou le frère qui ne laisse plus voir à la terre ? Ou la terre qui ne laisse plus voir au frère ? Mystère grammatical ! Et puis, “voir” un être essentiel, un esprit, la fleur d'une âme !...)

—..... où la “nuit” n'est que “lumière.”

Image peut-être un peu hyperbolique. Et puis une “ombre” qui “revoit”....

—..... “passants célestes de ce monde,

“Dont on entend vibrer la voix, frémir les ailes”...

—“Revoit tout revêtu” Si la consonance est voulue, elle n'est guère heureuse.

La voix, les ailes de qui ? Des “passants,” ou du “monde” ? Apparemment, du “monde” ; cependant, ce serait plutôt des “passants.” Grammaire nébuleuse.

—..... “Recevez

“L'âme de Mélécerte”...

(Encore la marine !) Faible comme conclusion d'un sonnet, la forme des formes !

Eh ! bien, remarquez que toutes ces incorrections et imperfections auraient, en anglais, passé inaperçues. Nous devons même remercier

Swinburne d'avoir, à l'encontre de ce qui se fait en anglais, où le sonnet n'est généralement qu'une simple suite de quatorze prétendus vers, d'avoir, disons-nous, conservé au moins la forme du sonnet "régulier" français.

Et pourtant il y a dans ce sonnet de Swinburne un certain souffle. Aussi a-t-on tenté de corriger quelques-unes des imperfections signalées plus haut, en s'écartant de l'original, fond et forme, aussi peu que possible. Avec quel succès ? C'est aux lecteurs d'en juger. Voici :

SONNET.

THÉODORE DE BANVILLE.

La voix qui nous charmaît comme un écho du ciel
Se tait. Le rossignol, tout épris de mystère,
S'envole et plane, enfin libéré de la terre,
Dans le sublime essor de l'être essentiel.

L'esprit dont les accents naissent d'un cœur sans fiel,
Au séjour lumineux qu'aucun voile n'altère
Maintenant voit la source où l'on se désaltère,
Et, près des lauriers saints, goûte au céleste miel.

Dieux exilés, passants mystérieux de l'ombre,
Vous dont l'aile nous frôle et, dans notre nuit sombre,
Parfois semble un éclair, ouvrez-lui votre azur !

Il aima comme vous et pleura.—Que tout rie
A ses yeux désormais, tout soit frais, doux et pur :
Le poète a trouvé sa divine patrie !

CHARLES RENAULD.

New-York, 10 mai 1893.

CONCOURS, COMPOSITIONS ET TRADUCTIONS.

Plusieurs journaux de Paris ont eu l'idée, pour encourager l'étude et le goût de la littérature, d'organiser des concours littéraires, et de publier les meilleurs morceaux qui y sont envoyés.

Dans le même but, quoique dans une sphère plus modeste et bien différente, nous avons résolu de suivre l'exemple de nos grands confrères parisiens. Nos concours ne peuvent que stimuler l'émulation des personnes qui étudient le français, et montrer avec quelle facilité

relative certaines d'entre elles écrivent notre langue. Telle est leur utilité incontestable.

Indépendamment de ces concours, nous réservons quelques pages à la publication de compositions originales et de traductions en français, faites et envoyées par toute personne dont la langue maternelle n'est pas le français. On comprendra facilement la nécessité de cette condition, car ces compositions ne peuvent être publiées pour leur mérite intrinsèque, mais uniquement pour leur valeur relative. Nous leur donnerons pour titre : "Composition originales et Traductions." Autant que possible, nous demandons qu'elles aient un intérêt général pour le lecteur.

COMPOSITIONS ORIGINALES ET TRADUCTIONS

LE SIÈGE DE BERLIN

[Traduit des *Exercises based on "Le Siège de Berlin"* (A. Daudet) by C. H. Grandgent, Director of Modern Language Instruction in the Boston Public Schools, formerly Tutor in Modern Languages in Harvard University.]

J'étais arrivé à Paris, j'avais vu les Champs-Élysées et j'avais remonté l'avenue jusqu'au rond-point de l'Étoile, où je m'étais arrêté. Je regardais les grandes maisons du coin qui sont groupées si pompeusement autour de l'Arc de Triomphe, quand je vis le docteur qui remontait l'avenue.

"Où sont les murs troués d'obus et les trottoirs défoncés ?" lui demandai-je. "Arrêtez ! je vous demande l'histoire de Paris assiégé. Regardez autour de vous ! Remontez une de ces avenues avec moi, et avant de vous arrêter, montrez-moi les murs de Paris."

* * *

Dans les premiers jours d'août j'allai voir le Colonel Jouve, qui m'avait appelé pour un cas d'apoplexie. C'était le premier jour du mois, ce jour terrible, si plein d'orages et de désastres. Avez-vous jamais vu le colonel ? C'est un vieux cuirassier, entêté de gloire et de patriotisme. Dès le début de la guerre, il avait dit qu'il viendrait se loger là-haut, dans cet appartement-là. Voyez-vous ce balcon et ces quatre fenêtres ? Quand j'allai chez lui, le colonel me montra cette fenêtre qui donne sur le balcon, la première—elle est fermée à présent—et il me dit que de là il avait vue sur l'Arc de Triomphe et le rond-point de l'Étoile. Il voyait les cuirassiers qui remontaient l'avenue et venaient s'arrêter autour de sa maison ; et il les appelait et leur demandait l'histoire du siège.

L'ex-colonel devait être très âgé. Tous les jours, debout sur le bal-

con, il regardait les troupes qui remontaient l'avenue. En épiant, un jour, le retour de ses vieux cuirassiers, il trouva le bulletin et lut au bas de la page la nouvelle de notre défaite. Il tomba, la face sanglante comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. En sortant de table nous le trouvâmes couché sur le tapis. Étendu de tout son long au milieu de la chambre, il semblait très grand. Debout, il devait être immense. Pauvre vieux ! En lisant la nouvelle qui lui était arrivée, nous devinâmes pourquoi il était tombé. Il était venu se loger dans cet appartement pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes. Il ne la verra jamais !

UNE AMÉRICAINE.

La langue française

On lit dans le *New York Sun* :

“ La connaissance de la langue française est particulièrement utile, en ce moment, à ceux des New-Yorkais qui ont le désir de prendre langue avec les officiers des navires de guerre étrangers actuellement à New-York. À part les officiers anglais, c'est à peine si quelques-uns d'entre eux comprennent un mot de notre langue, mais, en revanche, presque tous parlent le français, On parle le français à bord des navires russes et allemands, italiens et brésiliens, hollandais, espagnols, à bord des bâtiments de la république Argentine, et, naturellement, à bord des vaisseaux français. On parle encore le français à bord des navires anglais et américains ; on le parle jusque sur le gaillard d'arrière des caravelles de Christophe Colomb !

“ Les officiers russes s'expriment dans cette langue avec autant d'élégance que s'ils étaient nés en France même ; les officiers allemands, et ce qui est étrange à constater, les officiers hollandais ne parlent pas mal le français, en vérité ; les officiers brésiliens l'assaisonnent comme d'une sorte de piment d'un léger accent portugais ; quant aux Espagnols et aux Argentins, ils le parlent assurément mieux que bien des Français en certaines provinces.

“ Mais si tous ces officiers donnent, en s'exprimant en français, l'illusion qu'ils parlent leur propre langue, les officiers anglais, et avec eux les officiers américains trahissent à chaque mot leur origine anglo-saxonne. Nous devons cependant faire une exception en faveur du vice-amiral sir John Hopkins et du contre-amiral Gherardi. L'un et l'autre possèdent le pur français des boulevards de Paris, et ils le parlent dans la perfection.

“ On voit par là que le français est bien réellement la langue vivante la plus utile à connaître lorsqu’il s’agit d’entrer en relation à la fois avec les différentes nations du globe. C’est la langue qui rendra le plus de services au voyageur en Europe et ailleurs. C’est d’ailleurs la langue diplomatique dans le monde entier, et même en Chine. N’est-il pas intéressant de constater que parmi les officiers des nombreuses puissances étrangères représentées à New-York en ce moment, à peine un petit nombre est capable de comprendre l’anglais, tandis que la presque totalité de ces officiers comprend et parle le français.

“ Notre langue a des qualités évidentes : elle est forte, dure, heurtée et énergique, mais après tout, elle n’est pas, à beaucoup près aussi nécessaire au voyageur que le français, qui est une langue polie, soignée en même temps que précise et harmonieuse ; une langue qui a été écrite par Froissart, Montaigne, Condorcét. Le Sage, Balzac, Cuvier, La Place, Sainte-Beuve, Chateaubriand, pour ne citer que ces quelques noms illustres. Nous accordons que toutes les langues ont leurs mérites propres, mais le français, comme langue universelle à l’usage des voyageurs, des diplomates et des marins, nous le répétons, est la langue par excellence. Nous la saluons de tout notre respect.”

LA REFORME ORTHOGRAPHIQUE

On a entendu parler de la grande réforme orthographique dont M. Gréard s’est fait le défenseur à l’Académie française.

Ainsi se renouvelle la “ Comédie des académistes pour la réformation de la langue française ” attribuée à Saint-Evremond et imprimée “ Pan de la Réforme. ” c’est-à-dire en 1650, et où Molière a vraisemblablement puisé le sujet de la fameuse querelle entre Vadius et Trissotin.

M. Gréard entend rattacher sa tentative d’aujourd’hui à des traditions presque aussi anciennes que l’Académie elle-même. Dans la première partie de la “ note ” qu’il a rédigée au nom de la commission, l’histoire nous est contée des premiers efforts accomplis pour donner à notre langue un peu de fixité et d’unité. Au XVII^e siècle, alors que l’orthographe était facultative et variait d’une page à l’autre chez les meilleurs écrivains, la réforme devait être vaste, et elle était nécessaire, mais elle n’intéressait que peu de gens. Pendant qu’on préparait la première édition du Dictionnaire, Furetière pouvait écrire : “ Ils ne se pressent pas et ils ont raison. Leurs règles intéressent tout au plus quelques centaines de personnes : ils ont fait de la langue un tîef.”

Ce tîef, on ne le disputait point, " La langue française, dit M. Gréard avait à peine droit de cité dans l'enseignement. C'est sur le psautier latin que les enfant apprenaient l'alphabet à l'école ; au collège, c'est en latin qu'on leur parlait et qu'ils devaient parler entre eux dans les classes, pendant les récréations, en promenade, partout." L'Oratoire, puis Port-Royal, essayèrent de substituer le français au latin. Mais le français succomba avec Port-Royal.

Voilà l'*autrefois* du français. *Aujourd'hui* est bien différent. Notre langue est enseignée dans le plus humble de nos villages ; et, pour les besoins de notre commerce et de notre expansion coloniale, il faut que nous en portions la connaissance au loin. Ici, l'argumentation de M. Gréard se serre ; et voici comment, du remarquable exposé que nous venons d'analyser, il croit pouvoir conclure à la nécessité d'une réforme. Pour aider davantage à la diffusion de notre langue, il n'est qu'un moyen : la simplifier. L'Allemagne est déjà entrée dans cette voie ; ne nous laissons pas devancer par l'Allemagne. N'ayons pas la superstition de l'orthographe ; Bossuet ne l'a jamais eue, et Voltaire ne s'en est pas soucié.

M. Gréard a mille fois raison ; c'est pour cela que l'Académie française, qui avec Lecomte de Lisle en tient pour la forme, se bouche les oreilles, la cruelle qu'elle est.

Le Dictionnaire de l'Académie ne contient guère que 27,000 mots, celui de Littré en renferme approximativement 66,000.

Or un vocabulaire de 500 mots suffit amplement à la conversation vulgaire, et les gens instruits, pour les nécessités de la vie privée et de la vie publique, n'en emploient pas plus de 3,000. Le vocabulaire des écrivains les plus érudits ne dépasse pas 4,000.

Si on simplifiait notre orthographe, tout cela s'apprendrait aisément et notre langue se répandrait à travers le monde tandis que la langue anglaise va constamment de l'avant et deviendra, les statistiques le prouvent, la langue universelle. Mais ne sommes-nous pas à la tête du progrès ? Cela nous suffit.

ALFRED BARBOT.

Voyager sur le continent européen sans pouvoir parler français, c'est être pendant le voyage *une espèce de sourd et muet*.

Un jeune homme est beaucoup plus distingué quand il possède la langue française que quand il ne la sait point.

DU GENRE DESCRIPTIF

Le *genre historique et le genre descriptif* s'identifient souvent, car si l'on veut donner au récit de l'intérêt et de la couleur, il faut décrire les lieux, les personnes, les actes. Les principales sources où puise l'écrivain, dans le genre descriptif, sont le monde matériel et la société.

Le monde matériel fournit à l'imagination des couleurs tour à tour sombres ou brillantes, de la beauté dans les formes, de l'harmonie dans les sons, de la variété dans les scènes et dans les mouvements. C'est en présence de ce modèle qu'ont écrit Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand.

La société présente à l'écrivain ce théâtre mobile sur lequel se déploie l'inépuisable activité de l'esprit humain. Là se succèdent incessamment les effets de la volonté, les résultats des passions, les merveilles du génie. Ce drame immense, composé de tant d'actes divers, est une source inépuisable de descriptions, de tableaux.

Voici un modèle de genre descriptif :

LES NUAGES

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiturait dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent de terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons et tomber çà et là en cataractes ; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi-ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne.

Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre de jaune doré, de nacarat, d'émeraude, si communes le soir dans les couchants de ces parages ; ce paysage n'était point un tableau colorié : c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une Gloire ; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et l'on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh ! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin et du soir représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité, de la vieillesse, la mort comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux mondes !

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Note de la Rédaction.—On fera bien d'étudier ce morceau, non seulement comme un modèle de littérature, mais aussi comme un bon exemple de l'emploi de l'imparfait et du passé défini, qui présente aux Anglais beaucoup de difficultés. Nous nous bornerons à rappeler que l'imparfait est le temps de la description, et le passé défini celui de la narration.

UNE BONNE NOTE POUR "THE FRENCH TEACHER."

Mlle. M. F. Upton, maîtresse de français à la "High School" de Bath, (Maine), nous écrit :

"J'ai fait pratiquer à mes élèves les exercices de votre méthode, publiée par le "Maître de Français." Ils y ont pris beaucoup d'intérêt. Vos notes grammaticales leur ont paru très lucides dans leur exposé simple et pratique : "Jamais, m'ont dit plusieurs d'entre eux, nous n'avions si bien compris certaines difficultés de la langue française, comme, par exemple, l'emploi des monosyllabes *y* et *ex*, tantôt pronoms, tantôt adverbes, si difficile pour nous."

"Nous avons une foule de grammaires, beaucoup de traités de lecture et de conversation. Vous avez eu l'heureuse idée de combiner ces deux éléments dans un seul ouvrage, qui, par sa simplicité, sa clarté, sa progression naturelle et, si je puis m'exprimer ainsi, par sa stratégie, sa tactique bien combinées pour vaincre l'ennemi, c'est-à-dire les difficultés que présente la langue française aux Anglais, me semble devoir rendre de grands services aux professeurs comme aux élèves."

LA MODE AU JOUR LE JOUR.

Au commencement de chaque saison, les coiffeurs "select" se démènent beaucoup pour faire adopter leurs savants échafaudages. Depuis quelques années, ils échouent piteusement. Le petit chignon tient bon et ce n'est pas dommage, car il est gracieux au possible. Mais, avec la mode des petits chapeaux très plats, il faut avoir soin de le fixer assez haut pour que celui-ci repose en arrière sur lui. De cette façon, la coiffure est solide et jolie. Dans le cas contraire, elle n'est ni l'une ni l'autre.

Remarquer aussi que les cheveux de la nuque ne doivent pas être à racines droites, mais qu'ils seront laissés simples et quelque peu retombants. Cela est d'un charmant négligé quand les cheveux sont ondulés. S'ils ne le sont pas, c'est beaucoup moins joli.

Comme garniture de chapeaux, nous gazonnons, nous gazonnons. Gazon vert, ce qui est tout indiqué, mais gazon violet, rose, bleu, rouge, ce qui est étrange et d'un goût douteux. On mélange aussi ces gazons, mais, mon Dieu ! que c'est donc laid !

Le petit chapeau Polichinelle fait son chemin ; mais on le voit guère que sur la tête de nos élégantes, qui ne redoutent pas un brin d'excentricité. Le "Mercure" — il s'agit du dieu et non du métal — est aussi

très bien porté avec ses petites ailes en avant et en arrière. La garniture en ailes est, du reste, le succès de cette demi-saison. Le marché ne suffit pas, dit-on, à alimenter les maisons de modes et les modistes s'écrient de toutes parts, comme le poète : Des ailes ! des ailes ! des ailes !

JEANNE D'A.

Leçons par Correspondance.

Dans notre désir de publier une revue qui non seulement excite l'intérêt du lecteur en général, mais soit aussi d'une utilité pratique aux personnes qui étudient le français, nous avons établi un service spécial pour corriger tous exercices, traductions, compositions, essais qui nous sont adressés, accompagnés de 15 "cents" en timbres-poste, pour frais de correspondance.

Le sujet est laissé au choix des correspondants. Quant aux commençants, ils peuvent toujours trouver des exercices dans "The French Teacher," que nous publions. Ils ont ainsi l'occasion d'étudier le français d'une manière profitable et à bon compte, à leur convenance, sans dérangement, à l'heure qui leur convient le mieux, suivant le temps qu'ils peuvent y consacrer et à l'aide d'une méthode nouvelle qui est le résultat de notre expérience de plusieurs années dans l'enseignement spécial du français aux Anglais.

Conditions exceptionnelles pour les clubs et les professeurs qui nous soumettent les exercices de leurs élèves.

M. Frédéric R. Coudert

M. Frédéric R. Coudert, un des avocats du gouvernement des Etats-Unis au tribunal arbitral de Paris auquel a été soumise la question de la mer de Behring, est fils d'un Français, mais il est né à New-York, où son père dirigeait une école de garçons, qui jouissait autrefois d'une grande vogue.

Pendant longtemps, M. Coudert s'est considéré comme français, bien que par droit de naissance il fût citoyen américain. Il était déjà un des plus brillants jeunes membres du barreau de New-York, qu'il était encore président de la société française de bienfaisance de sa ville natale.

Son talent ne tarda pas à le faire remarquer et, aujourd'hui, il a une des plus riches clientèles des Etats-Unis. Il a deux cabinets, l'un à

Paris et l'autre à New-York. L'esprit tout français qu'il sème dans ses discours lui a fait acquérir une place distinguée dans le parti démocrate.

À la fin du discours qu'il a prononcé devant la cour arbitrale, le baron de Courcelles, qui en est le président, l'a complimenté en ces termes : " Vous avez captivé notre attention par votre talent remarquable. Nous vous remercions de la grande habileté, de la vivacité et de l'esprit avec lesquels vous nous avez fait traverser ce qui aurait été, autrement, un champ assez aride de questions de fait. Laissez-moi ajouter que, comme Français, j'ai été heureux de voir briller dans votre plaidoyer quelques-uns des plus beaux traits distinctifs de la nation française."

L'ESCRIME.

Quelques notes sur un sport éminemment français et qui en France est le complément de toute bonne éducation, ne seront pas déplacées dans les colonnes d'un journal d'instruction et essentiellement français.

Nous voulons parler de l'escrime, enseignée dans tous les lycées, dans tous les établissements d'éducation qui se disputent les plus savants professeurs.

À Paris, chez les RR. PP. Jésuites, qui élèvent les fils des plus anciennes et des plus nobles familles, les cours d'escrime sont, rue des Postes, rue de Madrid, à Vaugirard, sous la haute direction du Prof. Vigeant, l'auteur applaudi d'ouvrages épuisés dans le commerce et difficiles à se procurer aujourd'hui, même à prix d'or.

Rue, le célèbre gaucher dont la salle " l'École d'Escrime Française." 11 Rue St.-Marc, est assidûment fréquentée par la meilleure société parisienne et des tireurs amateurs tels que MM. Legouvé, l'académicien qui malgré ses 77 printemps vient chaque jour sacrifier au fleuret, Edouard Lebey, le président de l'École Vavasseur, le comte de Lyonne, le marquis de Sassenay, Sohège, Lavallée, etc., etc., dont bien des professionnels pourraient envier la science et la, " performance," dirige les cours du Lycée Saint Louis.

Mérignac aîné, au Lycée Louis-le-Grand.

Georges Robert qui porte haut le nom de son père, le Grand Robert, au Lycée Henry IV., etc., etc.

Le Ministre de l'Instruction Publique sachant reconnaître les services rendus, et désirant honorer le talent des éminents professeurs, les nomme dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Jacob, Vigeant, Mérignac, Berger, Rouleau, Hottélet, portent avec honneur de ce coup de bouton qu'ils ont reçu en pleine poitrine.

Rue, le plus jeune de la pléiade des grands maîtres, dont la boutonnière est aussi vierge que le plastron, devra un des premiers recevoir ce coup droit, et tout le monde applaudira.

A Joinville-le-Pont, " L'École Normale et Militaire de Gymnastique et d'Escrime " forme d'excellents maîtres pour l'armée.

Et qu'on le sache bien, dans les régiments, le maître d'armes est non seulement le professeur, mais le soldat modèle, l'homme sans tache, l'arbitre de toutes les questions d'honneur.

Une foule de salles, de cercles d'escrime, de sociétés concourent à la propagation, au développement de cet art. " La Société d'Encouragement à l'Escrime " compte plusieurs milliers de membres ; tous les clubs athlétiques ont une section d'escrime très suivie.

A Paris et dans toutes les grandes villes, de fréquentes réunions, de grands assauts où se rencontrent les plus forts amateurs, les maîtres les plus réputés, sont donnés au profit d'œuvres charitables dans de grandes salles de spectacles, toujours trop petites pour recevoir le nombreux public qui vient contribuer à une bonne œuvre et se passionner et applaudir à ces luttes courtoises.

Les élégantes toilettes des dames donnent la note gaie au milieu de ces habits noirs, toujours noirs, et ce ne sont pas elles qui se passionnent et applaudissent le moins.

En Amérique, pays neuf, amoureux de ports, l'Escrime n'a cependant pas parmi ceux-ci la place qu'elle devrait y avoir.

Il faut faire exception pour quelques grandes villes : New-York, où des cercles exclusivement d'escrime, entre autres le " Fencers' Club, " dont le distingué président est M. Charles de Kay, et quelques salles particulières, comme celle de l'excellent professeur H. A. Jacoby, réunissent les fervents de cet art ; Boston et, au Canada, Ottawa, Toronto, Montréal, etc.

Mais partout, je le répète, l'Escrime est reléguée au dernier plan et pratiquée par ses adeptes presque comme un sport clandestin, si j'ose me servir de cette expression, lorsqu'elle devrait être le plus en honneur.

Cela tient à différentes causes : ce sport, tout à la fois art et science, exige un travail long, difficile et soutenu, une étude sérieuse dont les débuts toujours pénibles, toujours fatigants, découragent souvent, lorsqu'on ne peut avoir sous les yeux d'autres escrimeurs forts, avancés, vous stimulant, vous servant de modèles, vous montrant le but à atteindre.

Puis, ceci est plus grave, plus sérieux encore : l'Amérique dont les sentiments essentiellement religieux réprouvent le duel, ne veut voir

dans l'escripe que la préparation au duel qu'il condamne et que nous condamnons avec elle.

Il y a là erreur, du tout au tout, dans cette objection que nous refa-terons, je l'espère, dans un prochain article.

Maître d'escripe, si nous avons pris la plume,—qui n'est pas arme à notre main,—c'est parce que l'on a bien voulu nous persuader de le faire et qu'à ce titre, nous avons cru avoir plus de chance d'être écouté qu'un autre.

Nous souhaitons vivement que cela soit et désirons convaincre le lecteur dans ce pays où tous les citoyens, voulant la paix, s'exercent à la guerre et sont volontairement soldats, de l'utilité d'apprendre à manier l'arme qu'ils portent et à s'en servir utilement. "Si vis pacem, para bellum" ; nous voulons, leur prouver les bienfaits de l'Escripe, en tant qu'exercice gymnastique, leur démontrer le développement qu'elle donne au raisonnement, à la décision prompte, à toutes les ressources de l'intelligence, qui y participent pour une part au moins aussi grande que l'adresse physique.

Albert DURET.

CONCOURS MENSUEL.

Tous les abonnés ont le droit de prendre part à ce concours. Les meilleures compositions seront publiées dans notre prochain numéro, avec le nom de l'auteur ou un pseudonyme, à son choix.

SUJET DE COMPOSITION :

LA TYRANNIE DE LA MODE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 Juin.

PETITE CORRESPONDANCE.

Sous ce titre nous répondons à toute question ayant un caractère d'intérêt général.

H. A. S., ALLENTOWN.—Comment traduisez-vous la phrase suivante "How gladly I would give up all my fortune, if I could be restored to health!"

Réponse.—Que je serais heureux de donner toute ma fortune pour recouvrer la santé!

J. H. S., KINGSTON.—Vous avez raison : *Monsieur* se représente en abrégé par M.

THE FRENCH TEACHER

By Louis TESSON

(Registered in accordance with the Copyright Act.)

SUITE

EXERCICE

Ajouter la négation **NE PAS** à tous (*all*) les verbes du morceau de lecture précédent, en observant soigneusement (*carefully*) les règles de l'article partitif.

Mettre les verbes du morceau de lecture précédent, d'abord (*first*) à la troisième personne du singulier, puis (*then*) à la troisième personne du pluriel.

LECTURE

Quand (*when*) il fait beau temps, c'est un vrai plaisir (*real pleasure*) que de marcher dans les rues de Montréal, même (*even*) en plein (*full*) hiver. L'air y est froid, mais sec (*dry*) et favorable aux exercices. On grimpe (*to climb*) sur la montagne (*mountain*) et l'on en dégringole (*to tumble down*) en toboggan; on patine (*to skate*) sur la glace du Saint-Laurent; on finit par une course en raquettes (*snow shoes*) à travers (*through*) la campagne couverte de neige. On aperçoit (*to get sight of*) au loin (*at a distance*) les hauts clochers (*spires*) des églises (*churches*); on entend le murmure confus de leurs cloches. Ensuite, on rentre à la maison, on dîne; après dîner, on parle français, et on étudie un peu cette langue pour ne pas l'oublier.

NOTES GRAMMATICALES.—Le verbe (*verbum*, parole, le mot essentiel) est un mot qui exprime l'existence, l'état ou l'action des êtres, avec rapport au temps et aux personnes.

Le verbe se compose de deux parties: l'une invariable, le radical; l'autre, variable, la terminaison, qui sert à exprimer les différents rapports de temps, de modes et de personnes.

Tous les verbes sont terminés au présent de l'infinitif, de l'une de ces quatre manières: ER, IR, OIR, RE; ainsi ils se divisent naturellement en quatre conjugaisons, suivant (*according to*) la terminaison de l'infinitif.

Il y a plusieurs sortes de verbes: le verbe actif ou transitif, le verbe intransitif ou neutre, le verbe passif, le verbe réfléchi et le verbe impersonnel ou unipersonnel.

9me LEÇON

PREMIERE CONJUGAISON

Modeles des Verbes réguliers dans leurs Conjugaisons, mais qui offrent quelques difficultés orthographiques.

En ELER.	En YER.	En UER.	En GER.
APPELER (To CALL)	EMPLOYER (To EMPLOY)	JOUER (To PLAY).	MANGER (To EAT).
J'appelle. Tu appelles. Il appelle. Nous appelons. Vous appelez. Ils appellent.	J'emploie. Tu employes. Il emploie. Nous employons. Vous employez. Ils emploient.	Je joue. Tu joues. Il joue. Nous jouons. Vous jouez. Ils jouent.	Je mange. Tu manges. Il mange. Nous mangeons. Vous mangez. Ils mangent.
En ÉER.	En CER.	En IER.	En TER.
AGRÉER (To ACCEPT).	PLACER (To PLACE).	PRIER (To PRAY).	JETER (To THROW).
J'agrée. Tu agrées. Il agrée. Nous agréons. Vous agréez. Ils agrèent.	Je place. Tu places. Il place. Nous plaçons. Vous placez. Ils placent.	Je prie. Tu priés. Il prie. Nous prions. Vous priez. Ils prient.	Je jette. Tu jettes. Il jette. Nous jetons. Vous jetez. Ils jettent.

Le verbe actif est celui qui exprime une action faite (*made*) par le sujet (*nominative*), et qui retombe (*falls back*) directement sur un objet, qui est le régime ou complément (*object*) direct de ce verbe.

Ex. : Charles (sujet) reçoit (verbe) une lettre (complément direct).

Tout verbe après lequel on peut mettre QUELQU'UN ou QUELQUE CHOSE est un verbe actif

On dit : recevoir quelque chose ; entendre quelqu'un. Donc (*therefore*) RECEVOIR et ENTENDRE sont des verbes actifs.

Quelques verbes neutres expriment une action qui se concentre (*is concentrated*) dans le sujet : Ils n'ont de complément, ni (*neither*) direct, ni (*nor*) indirect.

Ex. : Je marche ; je vieillis.

D'autres verbes neutres expriment une action qui se dirige (*is directed*) vers son objet d'une manière indirecte, c'est-à-dire à l'aide d'une préposition.

Ex. : Je vais (*I go*) à Paris. Je viens (*I come*) DE la campagne.

Ainsi, le verbe neutre n'a jamais de complément direct, et il ne peut jamais se mettre au passif.

La forme interrogative régulière de la première personne du présent de l'indicatif est *marché-je ?* Mais cette forme est peu employée. On dit de préférence : EST-CE QUE je marche ? On dit bien *ai-je ? suis-je ? sais-je ?* (*do I know ?*) *dis-je ?* (*do I say ?*) ; mais généralement on emploie EST-CE QUE ? dans les trois dernières conjugaisons, pour la première personne du singulier du présent de l'indicatif, surtout si celle-ci est un monosyllabe.

ENT dans les troisièmes personnes plurielles des verbes a le son simple d'un E muet.

Ex. : Ils marchent, se prononce comme il marche ; mais la consonne T fait liaison avec le mot suivant s'il commence par une voyelle :

Ex. : ils marchent—à l'ennemi.

EXERCICE

Mettre les verbes de la lecture précédente successivement à toutes les personnes du singulier et du pluriel.

LECTURE

LETRE D'UN ECOLIER A UN DE SES CAMARADES

(Grouppant successivement en quelques lignes les principaux verbes irréguliers de chaque conjugaison.)

I o m e L E Ç O N

Modeles sur lesquels se conjuguent un grand nombre de Verbes de la deuxieme et de la quatrieme Conjugaisons.

En RIR.	En TIR	En ENIR	En VIR
OUVRIR (TO OPEN) J'ouvre. Tu ouvres. Il ouvre. Nous ouvrons. Vous ouvrez. Ils ouvrent.	SENTIR (TO FEEL) Je sens. Tu sens. Il sent. Nous sentons. Vous sentez. Ils sentent.	TENIR (TO HOLD) Je tiens. Tu tiens. Il tient. Nous tenons. Vous tenez. Ils tiennent.	SERVIR (TO SERVE) Je sers. Tu sers. Il sert. Nous servons. Vous servez. Ils servent.
En AIRE	En UIRE.	En AINDRE.	En AITRE.
PLAIRE (TO PLEASE) Je plais. Tu plais. Il plait. Nous plaisons. Vous plaisez. Ils plaisent.	CONDUIRE (TO CONDUCE) Je conduis. Tu conduis. Il conduit. Nous conduisons. Vous conduisez. Ils conduisent.	CRAINDRE (TO FEAR) Je crains. Tu crains. Il craint. Nous craignons. Vous craignez. Ils craignent.	PARAITRE (TO APPEAR) Je parais. Tu parais. Il paraît. Nous paraissions. Vous paraissiez. Ils paraissent.

Montréal, le 1er juin 1893.

Mon cher ami,

Le matin (*morning*), je déjeune (*to breakfast*) de bonne heure (*early*), puis je songe à (*think of*) mes exercices et je les corrige (*to correct*), ce qui ne me récréé (*to recreate*) pas du tout (*not at all*). Je commence bientôt (*soon*) à arranger mes livres et je les empaquette dans un sac. Je les jette sur mon épaule, ce qui en allège (*to lighten*) le poids, et je les porte (*to carry*) ainsi plus facilement (*easily*). J'appelle mon frère, que j'emmène (*to take along*) avec moi, et je vais à l'école.

J'achète (*to buy*) quelquefois des bonbons, que je paye de ma bourse et que je mange en chemin. À l'école, j'emploie bien mon temps ; je joue, mais j'étudie assez, je vous prie de le croire (*to believe*) ; j'essaie d'apprendre (*to learn*) à bien écrire en français. Je vous envoie un spécimen de mon écriture (*writing*) et de mon style.

NOTES GRAMATICALES. — Les verbes irréguliers sont ceux qui ne suivent pas la règle des conjugaisons ordinaires.

Dans la première conjugaison, il n'y en a que trois véritablement irréguliers : ALLER, ENVOYER et son composé RENVOYER ; ces deux derniers sont irréguliers au futur et au conditionnel.

D'autres offrent quelques difficultés orthographiques.

Les verbes terminés à l'infinifit présent en ELER ou en ETTER doublent l'L ou le T devant une syllabe muette.

Ex. : APPELER (*to call*) ; il appelle ; JETER (*throw*) ils jettent. Cependant on écrit : il gèle ; je pèle une pomme (*I peel an apple*) ; j'ai chète (*I buy*), etc.

L'E muet ou l'É fermé de l'avant-dernière syllabe de certains verbes se change en È ouvert devant une syllabe muette.

Toutefois l'Académie conserve l'É fermé au futur et au conditionnel des verbes ayant (*having*) un é fermé à leur avant-dernière syllabe.

Ex. : Répéter (*to repeat*) il répète, il répétera.

Les verbes dont (*of which*) l'infinifit présent est en YER conservent l'Y devant toutes les syllabes sonnantes (*sounding*), et prennent (*take*) un I simple devant les syllabes muettes E, ES, ENT.

Ex. : PLOYER (*to bent*) je ploie, tu ploies, il ploie, nous ployons, vous ployez, ils ploient.

Cette dernière règle s'applique également aux verbes des autres conjugaisons comme VOIR, CROIRE, qui ont un Y au participe présent : croyant, voyant.

Ex. : Nous voyons, ils vorent.

L I N E L E C O N

Verbes irréguliers de la première et de la deuxième conjugaisons.

ALLER (TO GO)	ACQUÉRIR (TO ACQUIRE)	CUEILLIR (TO GATHER)	MOURIR (TO DIE)
Je vais ou je vas, Tu vas, Il va. Nous allons, Vous allez, Ils vont.	J'acquiers, Tu acquiers, Il acquiert, Nous acquérons, Vous acquérez, Ils acquièrent.	Je cueille, Tu cueilles, Il cueille, Nous cueillons, Vous cueillez, Ils cueillent.	Je meurs, Tu meurs, Il meurt, Nous mourons, Vous mourez, Ils meurent.
ENVOYER (TO SEND)	BOUILLIR (TO BOIL)	FUIR (TO RUN AWAY)	TRESSAILLIR (TO THRILL)
J'envoie, Tu envoies, Il envoie, Nous envoyons, Vous envoyez, Ils envoient.	Je bouis, Tu bouis, Il bout, Nous bouillons, Vous bouillez, Ils bouillent.	Je fuis (TO AVOID) Tu fuis, Il fuit, Nous fuyons, Vous fuyez, Ils fuient.	Je tressaille, Tu tressailles, Il tressaille, Nous tressaillons, Vous tressaillez, Ils tressaillent.
SE EN ALLER (TO GO AWAY)	COURIR (TO RUN)	HAIR (TO HATE)	VÊTIR (TO CLOTHE)
Je m'en vais, Tu t'en vas, Il s'en va, Nous nous en allons, Vous vous en allez, Ils s'en vont.	Je cours, Tu cours, Il court, Nous courons, Vous courez, Ils courent.	Je hais, Tu hais, Il hait, Nous haïssons, Vous haïssez, Ils haïssent.	Je vêts, Tu vêts, Il vêt, Nous vêtons, Vous vêtez, Ils vêtent.

Cependant l'Académie conserve l'y dans toute la conjugaison des verbes en AYER, et en EYER.

Ex. : PAYER. Je paye, tu payes, il paye, nous payons, vous payez, ils payent. GRASSEYER (*to lasp*), je grasseye, nous grasseyons, vous grasseyez, ils grasseyent.

Dans les verbes en GER, on met un F muet après le *g* lorsque (*when*) cette consonne est suivie des voyelles A ou O, et seulement (*only*) pour conserver au *g* le son doux de JE.

Ex. : Venger (*to avenge*) ; je venge, tu venges, il venge, nous vengeons, vous vengez, ils vengent ; *imparfait* : je vengeais.

Dans les verbes en CER, le *c* prend une cédille devant A, O et U.

Ex. : Menacer ; Je menace, tu menaces, il menace, nous menaçons, vous menacez, ils menacent ; *imparfait* : je menaçais.

EXERCICE

Mettre les verbes de la lecture précédente successivement à toutes les personnes du singulier et du pluriel.

LECTURE

LETTE D'UN ÉCOLIER À UN DE SES CAMARADES

(Suite)

A l'école, on acquiert de jour en jour une connaissance (*knowledge*) plus grande du français, et l'on sent que l'on recueille déjà (*already*) le fruit de ses études. On découvre (*to discover*) à chaque instant de nouvelles difficultés qu'on ne hait ni ne fuit, mais qu'on assaille (*to assail*) au contraire, comme un ennemi qu'il faut asservir. On pressent la victoire définitive ; on ne ment pas, on y court. On tient (*to hold*) pour certain que ces difficultés revêtent un aspect difficile, qui sert à entretenir (*entertain*) le courage, et dont on vient à bout (*end*) par la persévérance. On bout parfois d'impatience, c'est vrai ; mais on n'en meurt pas ; au contraire, on tressaille de plaisir à chaque nouveau progrès réalisé.

NOTES (GRAMMATICALES).—Les verbes consentir (*to consent*), ressentir (*to feel*), pressentir (*to have a presentiment of*), dormir (*to sleep*) endormir (*to lull asleep*), se repentir, (*to repent*), servir (*to serve*) desservir, (*to clear the table*), sortir (*to go out*), ressortir (*to go out again*), se conjuguent comme le verbe sentir.

R ressortir signifiant " être dans la dépendance, dans la juridiction de " (*to be dependent on, to be in the jurisdiction of*) se conjugue comme suit : je ressortis, tu ressortis, il ressortit, nous ressortissons, vous ressortissez, il ressortissent. (à suivre)

Origines de la langue française

Quelles ont été les sources principales et immédiates de la langue française ? Il y en a eu quatre : *le Celtique*, *le Grec*, le *LATIN*, et le *Vieil Allemand* ou *Teutonique*. La source latine a été de beaucoup la plus importante ; les autres furent ce que quelques baquets (seaux) d'eau sont à une rivière.

Vous savez que les anciens habitans de la France étaient *les Celtes* ou *Gaulois* et *les Kymris*, venus tous d'Asie, avec leurs prêtres *les Druides*.

Voici quelques vestiges de leur langue. *le Celtique*, (à peu près la même que *le Gallois*) avec les mots modernes dont ils ont été l'origine, et leur traduction anglaise.

ALAUDA	<i>Alouette</i>	Lark
AUCA	<i>Cic</i>	Goose
BEC	<i>Bec</i>	Beak
ESSED	<i>Essieu</i>	Axle-tree
FOLL	<i>Fol, Fou</i>	Madman, Fool
KIZEL	<i>Ciseau</i>	Chisel
LANCEA	<i>Lance</i>	Lance
LEUCA	<i>Lieue</i>	League
RUSCA	<i>Ruche</i>	Hive

Vous savez que Jules César, 51 ans avant Jésus-Christ, acheva la conquête de la Gaule.

Dès lors, elle devint tout à fait *Romaine*. Le Celtique disparut presque (excepté en Bretagne), étant dépossédé par la langue des conquérans. Le *LATIN* fut par conséquent la grande fontaine de la langue de la France. Voici quelques spécimens (modèles) de mots latins qui sont devenus français, principalement, comme vous verrez, par diminution et contraction :

ANIMA	<i>Ame</i>	Soul
ASINUS	<i>Ane</i>	Donkey, ass
AURUM	<i>Or</i>	Gold
BENE	<i>Bien</i>	Well
CAMPUS	<i>Champ</i>	Field
CÆLUM	<i>Ciel</i>	Sky
ECCLESIA	<i>Eglise</i>	Church
GUSTUS	<i>Goût</i>	Taste
HOMO	<i>Homme</i>	Man

LACRYMA	<i>Larme</i>	Tear
MAGIS	<i>Mais</i>	But
MAGISTER	<i>Maître</i>	Master, Teacher
REGULA	<i>Règle</i>	Rule
STELLA	<i>Etoile</i>	Star

La Gaule resta pendant cinq siècles sous le gouvernement de Rome. Au cinquième siècle de notre ère, des tribus germaniques, dont celle des *guerriers francs* était la plus importante, envahirent la Gaule, et donnèrent (fournirent) à son Latin, déjà altéré, un léger mélange de vieux mots allemands.

Voici quelques-uns d'entre eux avec leurs formes françaises modernes.

BOSCHEN	<i>Bois</i>	Wood
BURG	<i>Bourg</i>	Borough
FORST	<i>Forêt</i>	Forest
KATER	<i>Chat</i>	Cat
GARTEN	<i>Jardin</i>	Garden
GLOCKE	<i>Cloche</i>	Bell
HERBERGHE	<i>Auberge</i>	Inn
REINHARD	<i>Renard</i>	Fox
SAUER	<i>Sur (aigret)</i>	Sour
SPORN	<i>Eperon</i>	Spur
WEHR	<i>Guerre</i>	War

Ces quatre sources, le *Celtique*, le *Grec*, le *LATIN* et le *Teutonique*, ont produit la langue qui, au moyen âge fut appelée "*la Langue Romane*." Elle eut (tira) son nom de son principal élément, le Latin, la langue de Rome.

Vers le dixième siècle, "*la Langue Romane*" fut évidemment divisée en deux dialectes :

10.—Le dialecte usé (employé) au Sud du fleuve Loire, et appelé "*Langue d'Oc*" (oui), mot dérivé du Latin *hoc est* (cela est ainsi.)

20.—La *Langue d'Oil*, au nord de la Loire.

Les poètes s'appelèrent "*Troubadours*" dans la *Langue d'Oc* et "*Trouvères*" dans la *Langue d'Oil*. (les deux formes de "*trouveur, inventeur*" finder, inventer.)

Ce fut le dialecte de la dernière, la "*Langue d'Oil*," qui devint la "*LANGUE FRANÇAISE*" moderne.

Maintenant, vous connaissez ses origines.

Note du traducteur.—Parfois, le traducteur a jugé nécessaire de suivre dans sa traduction, presque littéralement le texte anglais, afin de rendre la phrase plus intelligible aux commençants.

(Translated by A. P.)

FIRST PSEUDO-LETTER

OF

WILLIAM COBBETT TO DEAR RICHARD

On the blunders to be avoided in speaking and writing French.

Dangerous spots.—Frogs.—Leather.—Fish and poison.—Puss in Boots.—A Bill and Note ; a Cap and a Bonnet.—Yes, no.—Mr. my coachman.—You and thou.—Beaucoup de pommes de terre.

Belusageland, August 15th 18..

MY DEAR RICHARD,

They make charts for sailors, which point out dangerous spots to be avoided. Whilst you are navigating the sea of French Studies, I will do something of the sort for you, and point out some of those mistakes which might expose you to inconvenience. I say *some*, for I have no room for all, and moreover, though I once wrote "*Six lessons intended to prevent Statesmen from using false grammar,*" I do not pretend to know everything, and I fully concur in the sentiment of an eminent professor, Mr. E. Honscal, who, when asked something he did not know answered : "*I know enough to have the right to say : I do not know.*" (*J'en sais assez pour avoir le droit de dire : Je ne sais pas.*)

However, if you study what is contained in this letter, and the next I intend to send to you, my dear boy, if you hear and read a great deal, if you practise and work a great deal, (as befits the son of a farmer and soldier), no one will ever apply to you what Chaucer says in the Canterbury Tales :

" And French she spake peteously,
For French of Parys was to her unknown."

And first, if you please, let me talk a little about things to eat.

When you want a pudding, ask for "un pudding," and not "un boudin" (as some books would have it); if you order *un boudin*, they will bring you a pig's pudding.

If you wish to have two boiled eggs, take care you say "DEUX œufs à la coque," (pronounce "deuz œuf à la coek,") and not DOUZE, which would be twelve.

Again, make no confusion between 5 "cinq francs," and 100 "cent francs." (one is pronounced nearly as SENG, the other as SAWNG).

Do you want a boiled chicken? ask for "un poulet bouilli" and better "Fricassée de poulet": do not say: "à la coque," beware! And if

you desire it to be stuffed, say "farci" and not "empaillé," which means stuffed as the crocodiles of the Musée d'Histoire Naturelle.

A—propos of crocodiles, a word about frogs, "grenouilles."—Do you know who are the great frog-eaters in Paris? The English. On Parisian tables, and in places frequented by the French only, this interesting animal is scarcely ever to be found; if you are very desirous of seeing the croaking inhabitants of the marshes cooked, you must dine at the Palais-Royal, at those places patronized by the English, at Very's or les Frères Provençaux. They are found there, the article being often asked for by those tourists, with whom fricassed frogs are an essential item of a trip to Paris.

Beans, lobsters, are "des haricots, des homards" (pronounce: "day" arrickoh, day ommarr, and not: "days" which would be what they call "des cuirs" or "des liaisons dangereuses," dangerous connections, (vulgar mispronunciations); attention to that. In this case the word "cuir" is taken in a figurative sense; its proper one is: leather.

If you want some fish, do not ask for "du poison" (poison), but "du poisson" (fish), hissing the ss well.

A leg of mutton is "un gigot," a leg of chicken is "une cuisse de poulet," not "une jambe"; that would give the idea of trousers and boots.

A—propos of boots, tell your dear sister never to say: "mes bottes," for goodness' sake, for she would thereby at once call to our imagination the big boots of Puss in Boots, "le chat Botté," or at least those of a mustachioed dragoon. She must say: "mes brodequins" or "mes bottines."

If she wish to exclaim. *Is it?* she should not say: "Est-ce?" but "vraiment?"

That will do in this manner, is: "Ce sera bien DE cette manière" and not DANS.

The dining-room is "la salle à manger," but the sleeping-room is "la chambre à coucher."

When you have taken or eaten your dinner, "quand vous avez diné" ask for the bill, "la carte à payer" (or still better, "l'addition"); mind in other cases to say: "la note, le mémoire." Do not confuse "LE mémoire" and "la mémoire" (the memory, the remembrance). The Bill of Fare is called: "le menu."

Strange contrasts!

A Bill is "une note" and a note is "un billet."

A cap is "un bonnet" and a bonnet is "un chapeau" (for ladies.) A hat is also called "un chapeau" (for gentlemen).

A bullet is "une balle" and a ball is "un boulet."

A curate is "un vicaire" and a vicar is "un curé."

A physician is "un médecin" and "un physicien" is a philosopher, as Newton.

A sensible man is "un homme sensé" and "un homme sensible" is a man of feeling. Be both if you can.

Spirit is "vivacité, énergie," "esprit" means *mind* or *wit*.

A tutor is "un précepteur, un professeur"; un "tuteur" is a guardian.

A pupil is "un élève;" un "pupille" is a ward (law.)

"Un fou" is an odd, an eccentric fellow, or a madman, and "un sot" is a fool.

But however stupid, "bête" or "stupide," one must be polite; so, never answer Yes or no, "oui, non," without adding "Monsieur, madame, mademoiselle" or "Messieurs, mesdames, mesdemoiselles;" it would be very rude, worse than a mistake in syntax — in fact, almost as amiable as if you gave a blow with a stick, "un coup de bâton."

When you mention a relation of the person with whom you speak, put "monsieur, madame, etc.." before "votre" "monsieur votre frère," your brother, "madame votre mère," your mother; but recollect it is to be put only before "votre, vos," and not before "mon, ma, mes." Why not? Because that would be paying a compliment to your own relations, almost to yourself.

It is said (but I do not vouch for the truth of the story) that a foolish, proud man, having called once upon M. de Talleyrand, incessantly loaded his sentences with these expressions: "monsieur *mon* père, madame *ma* tante, etc." The witty prince at last losing his patience, rang the bell, and cried out to the footman, who entered: "Mr. my footman, tell Mr. my coachman, to put Messrs. my horses to Mrs. my carriage!" "Monsieur mon laquais, dites à monsieur mon cocher de mettre messieurs mes chevaux à madame ma voiture!"

Since we are on the subject of politeness (a very good thing), remark that in France, the second person singular *tu*, thou, is generally used between near relations, (in spite of the efforts of some to cause the stately "vous," you, to prevail,) and also between intimate friends and school fellows. We must confess that in this, English, which, to friend or foe, to the nothing-at-all, or to the beloved, always uses the indifferent *you*, is inferior to other languages. It is true, Quakers and stage-Romeos may "tutoyer," thee-thou, as the glorious George Fox says, but that is not enough; I wish we were not so stiff, and genteel!

Remark also that in one respect, the English are more gallant than the French; we say "Ladies and Gentlemen" but in France a certain

class of people, the vulgar mob, say : “ Messieurs et Mesdames ; ” nevertheless, I must add that a person who has received instruction and who is well-bred, will always say : “ Mesdames, Messieurs.”

Do you like that ? is : “ Aimez-vous cela ? ” but : How do you like that ? is “ Comment trouvez-vous cela ? ” The answer to the first must never be : “ très bien,” but “ beaucoup.”

“ Mieux ” better, “ beaucoup ” much, should go immediately after the verb : thus say : “ J'aime mieux cela ” and not “ cela mieux.”

A-propos of “ beaucoup ” I will tell you, to end this scribbling, “ ce griffonnage,” that lately a citizen of Bristol, who had neglected to follow my friend Hood's advice (Study well the Lingo (Jargon) of France !), being at the dining-rooms, cried : “ Garçon ! un bifteck avec beaucoup de pommes de terre ! (Waiter ! a beefsteak with plenty of potatoes !) “ Oui, monsieur.” said the polite waiter, “ avec beaucoup de plaisir. (with much pleasure)—“ Non, non, non ! shouted the burgess, “ avec beaucoup de pommes de terre ! ”

Adieu, mon cher enfant. A bientôt.

WILLIAM COBBETT.

alias (dit) Peter Poreupine.

Petite Histoire de la Littérature Française

(Suite.)

La *chanson* est la dénomination la plus générale sous laquelle on comprenait toute poésie destinée à être chantée. La *complainte* déplorait le trépas d'un ami ou d'un héros. La *pastourelle* était un entretien entre un troubadour et un berger ou une bergère. Le *sirvente* était l'opposé de la chanson. Tout objet érotique s'en trouvait banni, et cette pièce laudative ou satirique portait sur un sujet emprunté à la vie publique ou privée. Enfin le *tenson* ou dispute était un dialogue entre deux interlocuteurs qui soutenaient deux opinions contradictoires, et se répondaient ordinairement par couplets ou strophes de mesure semblable.

On voit, par ces détails, que la littérature provençale resta tout à fait étrangère aux grands genres littéraires des temps anciens que la muse moderne devait renouveler. Elle n'eut ni drames, ni épopées, et ne parut pas même s'apercevoir de cette lacune. Sauf quelques poésies narratives qu'on pourrait comparer au poème historique, on ne remarque pas que les poètes de cette époque aient fait effort pour agrandir leur horizon et recueillir ainsi une gloire nouvelle.

Cette monotone uniformité de la littérature provençale nous dispense d'entrer ici dans le détail de la vie de tous les troubadours qui ont paru. Nous citerons seulement comme les plus illustres d'entre eux, Guillaume IX, comte de Poitiers, Bernard de Ventadour, Bertrand de Born, Arnaud Daniel, Giraud Riquier.

DE LA LITTÉRATURE DU NORD. — LES TROUVÈRES DU XI^E AU
XV^E SIÈCLE.

A côté de la poésie des troubadours, dit Villemain, s'élevait une autre poésie, moins vive, moins ingénieuse, autrement téméraire ; c'était celle des *trouvères*. Quelle que fût la conformité primitive de la langue romane de Midi et de celle du Nord, la séparation au XIII^e siècle était visible ; la langue des trouvères et la langue des *troubadours* offrent alors de grandes et curieuses différences dans les mots comme dans les ouvrages. Une sorte de vivacité moqueuse, de raillerie satirique anime aussi la langue des *trouvères* ; mais au lieu d'éclater par des images brillantes et lyriques, d'avoir quelque chose de musical, comme les voix du Midi, l'esprit des trouvères est prosaïque et narquois ; c'est un conte au lieu d'une ode. Ici je crois voir un chevalier troubadour qui, du haut de son coursier, chante des vers de guerre ou d'amour ; là un bourgeois malin qui, dans la rues étroites de la cité, devise avec son compère et se raille des choses dont il a peur. Dans l'œuvre des *trouvères* il n'y a de poésie qu'un certain mètre, une versification fort grossière, point d'harmonie, peu d'image. Leurs vers sont des lignes de convention, tandis que dans la poésie des troubadours les vers sont des parties de musique. Dans les trouvères la finesse naïve du récit tient la place du talent poétique.

Quand on examine l'objet de leurs chants, la différence entre le troubadour et le trouvère devient encore plus sensible. Le troubadour n'a jamais cultivé que la *chanson* et le *sirvente*, c'est-à-dire le genre lyrique, qu'il savait varier d'après la diversité des sujets. Le trouvère s'applique, au contraire, aux genres élevés que le troubadour a méconnus. La poésie épique et la poésie didactique sont spécialement l'objet de ses soins, et pendant qu'il se livre ainsi à composer des poèmes de longue haleine, il ne néglige, pas plus que le troubadour, la *chanson* et le *sirvente*.

(*A continuer.*)

En apprenant *bien* le français, vous saurez réellement beaucoup mieux votre propre langue.

PORTRAIT LITTÉRAIRE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre en 1737. Il manifesta de bonne heure pour les beautés de la nature ce goût qui l'a rendu célèbre. Son imagination l'aurait volontiers conduit dans les solitudes du désert, pour y mener la vie recueillie des anachorètes. Les animaux lui inspiraient les sympathies les plus vives et les plus profondes. Il eût voulu alléger leurs peines et leur faire éviter les pièges que leur tend l'industrie perfide de l'homme. Ayant été appelé à voyager sous les climats les plus divers, il eut l'occasion d'admirer et de peindre les beautés de la Création : il revint en France l'esprit rempli des connaissances les plus curieuses, et publia son *voyage à l'île de France*. Bernardin de Saint-Pierre s'excuse, au commencement de cet ouvrage, "d'avoir oublié sa langue durant une absence de dix années." mais il a prouvé par son début même, qu'il en connaissait toutes les ressources et qu'on devait attendre de son pinceau les descriptions les plus brillantes.

Les "Études de la nature" vinrent réaliser ces espérances. Dans ce livre, travaillé avec le plus grand soin, Bernardin n'est ni savant exact ni profond philosophe. La science lui a reproché avec raison les erreurs les plus graves, et la philosophie a trouvé ses théories si peu sérieuses qu'elle n'en a jamais entrepris la réfutation. Comme production littéraire, cet ouvrage est très remarquable. Buffon nous avait déjà montré qu'on pouvait répandre sur les sciences les plus arides toutes les richesses du langage ; Bernardin de Saint-Pierre s'est chargé de continuer parmi nous ce bel exemple. On le lit avec attrait, et on n'éprouve ni lassitude ni ennui à suivre ses théories. Il ne décrit pas seulement les beautés de la nature, il les fait sentir comme il les sentait lui-même, et en découvrant les perfections de l'univers, il s'efforce sans cesse de ramener l'esprit vers Dieu qui en est la source. Sa religion se borne à peu près à ce sentiment général d'adoration, mais peut-être était-il bon qu'à une époque où les esprits étaient si éloignés de la Divinité, il se rencontrât un littérateur qui, au nom du sentiment fit revivre cette grande idée et la débarrassât des nuages dont les sophistes avaient cherché à l'envelopper (1).

Le roman intitulé "Paul et Virginie" parut en 1788, comme le complément des "Études de la nature". On avait beaucoup lu les "Études," on lut encore davantage le roman qui en était la suite. Lettrés, curieux,

(1) Villemain, *Histoire de la littérature au moyen âge*, leçon 1re.

ignorants, tous les esprits furent saisis du charme infini de cet ouvrage, où l'intérêt romanesque est si naïf et la description si passionnée. D'où provient ce succès ? C'est que Bernardin, quoique prosaïque, était un véritable poète ; ses contemporains furent ravis de retrouver dans ses livres les émotions dont les avait privés la philosophie sceptique du XVIII^e siècle. Son style avait une grâce inouïe ; et, tout en remarquant beaucoup de nouveauté dans les images, on y trouvait une simplicité d'expression et une dignité de forme qui rappelaient à l'esprit les grands écrivains du siècle de Louis XIV. Les *Harmonies*, que publia aussi Bernardin de Saint-Pierre, ne sont qu'une continuation des "Études", et il a de la peine à se soutenir à la même hauteur. "La Chaumière Indienne", "le Café de Sarate", et ses autres romans sont du même genre que "Paul et Virginie", mais ils lui sont inférieurs. Bernardin mourut en 1811.

Mon "cher" monsieur

Les formules épistolaires sont très variées en français. Aussi les étrangers qui écrivent notre langue sont-ils souvent embarrassés sur ce sujet. Un jour ou l'autre, nous étudierons la question à fond. Pour le moment nous nous bornerons à reproduire un incident qui rend d'une manière bien saisissante le sens que nous donnons en France à cette épithète de *cher*, si banale chez les Anglais.

L'incident se rapporte à la malheureuse affaire du Panama. Nous le découpons tel quel d'un journal parisien :

"M. Andrieux affirme "qu'il ne connaissait pas M. de Reinach, qu'il ne lui avait jamais rien demandé, que si M. de Reinach lui avait prêté 25,000 fr., c'était par l'intermédiaire et sur la demande de M. Louis Guillot, lequel avait demandé à M. de Reinach ce service à l'insu de M. Andrieux."

"Mais cette affirmation est formellement démentie par les deux lettres qui figurent au dossier de M. Franqueville, la première de M. Reinach, l'autre de M. Andrieux.

"Il faut avouer qu'en écrivant à un homme dont il n'était point connu — au dire de M. Andrieux — M. de Reinach usait d'un singulier style : "Mon cher monsieur Andrieux..."

"Et répondant à un homme "qu'il ne connaissait pas," M. Andrieux employait à son tour d'étranges formules : "Mon cher baron."

"C'est bien de la familiarité, ce nous semble, entre gens qui ne se sont jamais vus."

On nous accuse assez volontiers de ne pas savoir mesurer nos formules de politesse, mais on conviendra qu'il y a au moins quelques cas où nous pouvons rendre des points.

LE MAITRE DE FRANCAIS

MONTHLY REVIEW

Published by LOUIS TESSON

Head Office

2269 ST. CATHERINE ST., MONTREAL.

Branch Offices

CANADA

TORONTO. — Mr. John P. Mc KENNA, 80 Yonge Street.

OTTAWA. — MM. FLEURY & FICHOT (The School of Languages),
138 Wellington Street.

UNITED STATES

ROCHESTER, N.Y. — MM. A. MINET & S. FRIEDEWALD (The Rochester School of Modern Languages), 34 East Ave.

BOSTON. — M. G. ALBA RAYMOND (College Lafayette), 112 Berkeley Street.

BANGOR (Maine). — M. DESPRET, 37 Summer Street.

CHICAGO. — MM. A. R. McCLURG & Co., Madison st. & Wabash.

NEW YORK. — M. F. BERGER (Académie Française des Etats-Unis), 853 Broadway.

TERMS OF SUBSCRIPTION :

One year \$2.00
Six Months 1.25

Les abonnés du MAITRE DE FRANÇAIS ont le privilège de prendre part à ses Concours Mensuels et de lui envoyer à corriger autant d'exercices et de compositions qu'il leur plait, moyennant quinze CENTS en timbres-poste par correspondance.

Kingston Ladies' College

CONSERVATORY of MUSIC

Students prepared for Departmental and University Examination. The refining influences of home combined with high mental training.

THE MUSICAL DEPARTMENT is in charge of Arthur FISHER, Esq., Mus. Bac., A. C. O., England.

For terms and prospectus apply to Mrs. CORNWALL, Principal, at Kingston, Ladies' College.

COURS D'ÉTÉ.

Voici le moment où de tous les côtés s'organisent des cours d'été. Généralement, les personnes qui se rendent à ces cours doivent se déplacer pour la plupart à des distances considérables, ce qui ne satisfait point tout le monde. Pour obvier à cet inconvénient en ce qui concerne l'enseignement des langues étrangères, on peut s'adresser au MAITRE DE FRANÇAIS, No. 2269, rue Ste.-Catherine, Montréal, qui se charge d'envoyer un professeur enseignant sa propre langue dans toute ville où l'on pourra réunir un certain nombre d'élèves.

THE
SCHOOL OF LANGUAGES
138 WELLINGTON ST.
OTTAWA

COLLEGE LAFAYETTE
SCHOOL OF LANGUAGES
112 Berkeley St.
BOSTON, MASS.

FRENCH, GERMAN, SPANISH.— Conversation and Grammer
taught by the NATURAL SYSTEM.

——:(o):——

Summer Courses at reduced rates.

Preparation for High Schools and Colleges a specialty.

——:(o):——

THE ROCHESTER SCHOOL OF LANGUAGES
34 EAST AVENUE

A. MINET

Proprietors

S. FRIEDERWALD

Dans de telles circonstances, il ne peut plus être question des projets que nous avons si longtemps caressés ensemble. J'en ai le cœur brisé, mais il me faut te rendre ta parole. Dès ce jour tu es libre. Tu ne trouveras peut-être pas un homme avec une position aussi belle que celle que j'avais et que je viens de perdre ; mais tu es jeune, et tu trouveras au moins un homme jeune, fort et robuste avec qui tu pourras commencer le rude combat de la vie.

Un sanglot vint l'interrompre.

— Céleste pleurait à chaudes larmes.

Il essaya de la consoler :

— Ne te désole pas, mon amie ; c'est inévitable : il n'y a pas de ta faute ; je ne te fais pas de reproches.

Céleste, essuya ses larmes et, le regardant bien en face :

— Si, vous me faites un reproche, un reproche indirect, il est vrai, mais le plus grand que vous puissiez me faire. Vous semblez croire que je n'aie pas pour vous la moindre affection et que, dans nos projets d'union, je n'aie eu en vue que vos terres et votre argent. Il n'en est rien. Si je ne connaissais votre bon cœur, je vous accuserais de vouloir m'insulter. Je ne le ferai pas. Je vous dirai simplement ceci : c'est que votre nouvelle situation, votre ruine n'a changé en rien mes sentiments envers vous. Au contraire, je désire plus que jamais maintenant devenir votre femme.

Evariste Leblanc n'en croyait pas ses oreilles ; il lui semblait rêver. Sa physionomie s'épanouit de plaisir. Il prit la main de la jeune fille et la serra dans la sienne :

— Tu ne peux savoir, Céleste, quel bonheur me donnent tes paroles. Je t'en remercie sincèrement. Cependant, je ne veux pas te prendre par surprise et accepter ta réponse comme définitive. Tu as du temps pour réfléchir.

— Toutes mes réflexions sont faites, ajouta simplement la jeune fille.

VII

Le dimanche suivant, Evariste Leblanc partit dans son buggy pour aller à la messe. En approchant de la maison de Céleste, il se demandait s'il devait s'arrêter pour prendre la jeune fille avec lui comme il en avait l'habitude, lorsque celle-ci apparut tout à coup à la porte de la cour.

— Je crois que vous alliez passez sans me prendre, fit-elle.

— Ma foi, j'hésitais.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que je ne veux pas t'imposer une corvée.

— En tous cas, comme vous voyez la corvée est agréable ; je ne me fais pas prier pour m'en acquitter.

Et elle sauta dans le buggy avec la légèreté d'un papillon.

Evariste Leblanc en ressentit une grande joie qui adoucit l'amertume de son malheur.

Quand ils entrèrent ensemble à l'église dans le même banc, tout le monde se détourna pour les voir, comme si c'eût été un spectacle extraordinaire ; cela prouvait bien que le bruit de la ruine de M. Leblanc s'était répandu dans tout le pays. Mais eux ne faisaient pas attention à ce mouvement et se préoccupaient peu de tous les regards dirigés sur eux. Dévotement agenouillés et le front incliné, ils faisaient leurs prières. D'ailleurs, la curiosité ne fut pas de longue durée, car le prêtre venait de s'avancer vers l'autel, et toute l'assistance tomba dans le plus profond recueillement, tandis que qu'il entonnait l'ASPERGES.

Seul peut-être Dominique, dans ce moment-là, avait des idées profanes. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps un regard du côté d'Evariste Leblanc et de Céleste. C'était la vigne s'accrochant au chêne renversé, la jeunesse à côté de l'âge mûr ; et il s'étonnait que tant de contrastes pussent réellement s'harmoniser. La vigne ne s'attache qu'aux arbres vigoureux et debout, et jamais aux vieux troncs abattus. Puisque Céleste restait encore fidèle au vieux cousin Leblanc, jeté soudain à terre par un coup brutal de l'adversité, ce ne pouvait être sans doute que par orgueil, par une fierté de caractère très recommandable en somme. Elle ne voulait pas qu'il fût dit qu'elle abandonnait cet homme dans le malheur, et, par conséquent, qu'elle ne l'aurait recherché en un mariage que pour son argent. Plus Dominique y pensait, plus ces soupçons lui entraient dans la tête, tant ils lui paraissaient naturels. Mais comment s'en assurer ? Il en cherchait depuis quelque temps le moyen lorsque tout à coup une idée diabolique se fit jour à travers sa cervelle. Il était près de la porte. Profitant d'un mouvement général qui se produisit au moment où le prêtre allait monter en chaire, il sortit de l'église presque inaperçu, et s'en alla, le long du cimetière, dans un terrain vague où les chevaux attelés aux voitures étaient attachés aux barrières.

Dominique jeta un coup d'œil partout autour de lui ; il n'y avait personne. Il alla à la voiture d'Evariste Leblanc, détacha le cheval et le conduisit le long du chemin. Se sentant libre, l'animal hésita un instant comme s'il eût compris qu'il devait attendre son maî-

tre ; puis, obéissant aux commandements réitérés de Dominique, il partit au petit trot dans la direction de son écurie.

En le voyant s'éloigner ainsi, Dominique eut un remords. Ce qu'il faisait là était mal assurément ; il n'en avait pas le droit, et il fut sur le point de courir sus au cheval pour le rattraper mais il était trop tard ; déjà la noble bête trottait au loin. Dominique jeta de nouveau un regard scrutateur autour de lui, pour s'assurer que personne ne l'avait vu ; puis il se dirigea en toute hâte vers l'église, en rasant les murs. Il entra sur la pointe des pieds et s'assit de nouveau à son banc, presque sans être remarqué. L'attention générale était concentrée sur le prêtre qui prêchait en ce moment. Céleste et Dominique étaient toujours à la même place, tournés vers l'autel. Certes ils n'avaient pas pu s'apercevoir de sa sortie. La partie la plus facile de son rôle était remplie restait à savoir comment il le finirait.

Dominique sortit de l'église un des premiers ; mais il ne se pressa point. Il s'arrêta dans un groupe qui causait, à la porte, et laissa s'écouler le plus gros de la foule qui s'éparpillait lentement sur la route, tout en suivant du coin de l'œil Evariste Leblanc et Céleste qui longeaient le mur du cimetière, se dirigeant vers l'endroit où stationnaient les voitures ; quand ils eurent disparu depuis quelques minutes, il s'avança à son tour. Il arriva bientôt devant un groupe où l'on discutait avec animation.

— Pourtant, disait Evariste Leblanc, j'ai attaché solidement ce cheval à la barrière. Je ne comprends pas comment il a pu se sauver.

— Ce ne peut être qu'une malice de gamin, hasarda quelqu'un.

— Bah ! j'en serais étonné, car généralement les enfants ne jouent guère de tours de cette espèce, surtout à des personnes de mon âge.

A ce moment Dominique s'avança et avec une audace dont il ne se serait pas cru capable :

— M'est avis, monsieur Leblanc, que vous perdez votre temps à discuter, pour le moment du moins. Votre cheval est parti, personne n'aurait eu la hardiesse de le voler ; certainement vous le trouverez chez vous à votre arrivée. J'ai une place à vous offrir dans mon buggy.

En disant ces mots, il regardait Céleste.

— Merci bien, fit Evariste Leblanc ; Céleste sans doute acceptera avec plaisir ; moi je retournerai à pied.

La jeune fille regarda tour à tour les deux hommes, Dominique surtout, de l'air indigné d'une reine à qui l'on aurait manqué de respect.

— Non, merci bien, Dominique, j'accompagnerai M. Leblanc.

Et elle appuyait à dessein sur les mots.

M. Leblanc ne put s'empêcher de sourire. Il est probable qu'à ce moment, il ne regrettait plus le départ du cheval, qu'il le considérait même comme une bonne fortune. Ils partirent l'un à côté de l'autre. Et tandis qu'ils s'éloignaient, les gens faisaient tout haut ces réflexions :

— Elle est étonnante, tout de même, cette fille ; il paraît qu'elle aime beaucoup son vieux.

— Je ne crois pas que ce soit bien sincère, riposta Dominique.

— Dame, si quelqu'un doit le savoir, c'est bien toi, ajouta un autre.

Dominique se gratta l'oreille sans rien dire, monta dans son buggy et s'éloigna dans une direction opposée à celle que M. Leblanc et Céleste venaient de prendre.

VIII

C'était par une belle matinée de juin. Evariste Leblanc s'était levé de bonne heure, de meilleure heure encore que d'habitude. Il avait mal dormi la nuit, et il lui tardait de sortir pour dissiper les pensées tristes qui l'assiégeaient constamment. Il ne faisait pas encore jour. Seule, une lueur blanche s'épanouissait à l'Orient, dans le ciel, comme un large éventail aux formes vaporeuses. Peu à peu l'éventail se dessinait plus nettement et sa teinte rosée s'accroissait de plus en plus, passant successivement par une gradation de nuances continue mais imperceptible, du rose le plus clair au rouge le plus foncé, de l'opale à l'or. Quelques rayons fauves se montrèrent dans l'espace, comme les sourcils qui font deviner l'œil. Un coin de l'horizon se souleva lentement comme la paupière d'un géant qui se réveille. Un arc lumineux apparut : une prunelle qui grandit peu à peu et se dévoila enfin tout entière dans sa rondeur, brillant d'un éclat fauve entre des paupières clignotantes, comme celles d'un homme qui vient de s'éveiller subitement et ne peut supporter l'éclat du grand jour.

Sous cette lumière quelque peu discrète et tamisée par l'atmosphère humide du matin, les champs faisaient resplendir l'émeraude de leur verdure et miroiter au soleil les diamants de leur rosée. M. Leblanc s'arrêta à contempler son vaste domaine, si beau sous la lumière du matin ; ses avoines, ses orges, ses prés ondoyants, ses pommes de terre aux rangs serrés ; puis, derrière la maison, son verger couvert de pommiers, de poiriers, de cerisiers et de pruniers

qu'il avait plantés lui-même et dont il était si fier. Cette maison, dont la blancheur se détachait avec tant d'éclat sur le fond de verdure des arbres, c'était lui qui en avait conçu le plan, qui l'avait fait bâtir, pour être le futur palais de la reine de ses rêves. Toutes ces choses étaient entrées si intimement dans son existence qu'elles en faisaient pour ainsi dire partie, comme les fibres du cœur. Et cependant une main impitoyable, la main de la loi, allait les lui arracher brutalement. Tout ce qui lui appartenait allait être vendu pour répondre à ses engagements. Il semblait que par un raffinement de coquetterie, toutes ces choses qui allaient le quitter, eussent voulu revêtir leur plus belle parure, pour qu'il conservât d'elles le meilleur souvenir. Pourrait-il les oublier ? Certes non. Des terres qui appartenait à sa famille depuis des générations, sur lesquelles il était né et qu'il avait fertilisées de ses sueurs ! Un homme peut-il oublier cela ? Non. Et pour comble d'ironie, des bandes d'oiseaux, indifférents à ses douleurs, chantaient à qui mieux mieux, dans les arbres, pour saluer l'aurore d'un beau jour.

Et pourtant une grande consolation surnageait dans l'abîme de son malheur. La femme qu'il aimait ne l'avait pas abandonné dans son infortune. Au contraire, elle ne s'en était attachée que plus fortement à lui. Ah ! certes, Céleste était une femme rare, un trésor inestimable, plus précieux que tout ce qu'il allait perdre.

Tandis qu'il pensait à elle, il aperçut la forme nette d'une femme grim pant la côte d'un pas rapide.

C'était Céleste. Au bout de quelques minutes, elle fut à côté de lui.

M. Leblanc alla au devant d'elle, le sourire aux lèvres, et lui prit la main :

— Comment ! toi ici !

— Cela vous étonne ?

— Oui, un peu, de si bonne heure.

— Je sais que vous allez partir bientôt pour Charlottetown. J'ai tenu à vous voir et à causer un peu avec vous avant votre départ. M'en voulez-vous pour cela ?

— J'aurais bien mauvaise grâce à t'en vouloir. Au contraire, je t'en suis bien reconnaissant.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, car le plaisir est pour moi.

— Et pour moi aussi.

— Ainsi vous allez en ville aujourd'hui ?

— Oui, il le faut ; tu sais que la vente va avoir lieu aujourd'hui ?

— Hélas, je ne sais que trop.

— Il faut s'y résigner.

— Oui, et que comptez-vous faire après ?

— Ce que je t'ai déjà dit. J'irai chez mon voisin et ami Téléphore Doiron, que son engagé vient de quitter. Il prendra aussi Isidore au moins pour quelque temps. Il pourra nous occuper tous deux, car il a beaucoup d'ouvrage en ce moment. Cela nous donnera le temps de nous reconnaître ; puis, plus tard, nous aviserons à autre chose, n'est-ce pas Céleste ?

— Certainement, le plus tôt possible.

— Alors, tu n'as pas changé d'idée ?

— Pourquoi voulez-vous que j'en change ?

— Tu sais bien !..

— Je sais que je ne changerai pas ; vous pouvez en être certain.

— Merci !

— Vous savez, il y a un proverbe qui dit : " A quelque chose malheur est bon. " Eh bien, je crois que le malheur immérité qui vous frappe attendrira l'évêque en notre faveur et qu'il se laissera fléchir. Vous savez que la confirmation va avoir lieu prochainement dans notre paroisse. Ce sera pour nous une bonne occasion de présenter de nouvelles requêtes à l'évêque.

Il y a bon espoir de réussir cette fois, mais occupons-nous du présent. Avez-vous des nouvelles de notre marchand, Altier ?

— Oui !

— Vous avez reçu une lettre de lui ?

— Oui !

— Et que vous dit-il ?

— Il m'écrit qu'il est bien fâché de ce qui vient d'arriver ; mais qu'il ne pouvait pas éviter la catastrophe ; que tout ce qu'il avait à faire pour le moment, c'était de s'enfuir.

— Où est-il ?

— A New-York. Mais il n'a pas l'intention de rester dans cette ville. Il compte aller dans l'Ouest, et là tenter de nouveau la fortune. Il pense réussir et pouvoir m'envoyer bientôt de l'argent pour m'aider à me tirer d'embarras.

— Ce sont de belles promesses en l'air, mais enfin, c'est toujours une consolation. Vous m'avez dit que cet altier était un honnête homme.

— Oui, je le considère toujours comme tel. S'il s'est enfui, c'est que réellement, il ne pouvait pas faire autrement ; je suis certain qu'il est parti avec fort peu d'argent en poche. Toutes ses pertes proviennent de spéculations un peu hasardeuses et du mauvais sort, mais non pas de mauvaise foi de sa part.

— De toutes façons, l'espoir est très faible de ce côté-là, et le mieux est, je crois, d'agir comme si vous n'aviez rien à en attendre.

— C'est aussi mon opinion.

En se détournant tout à coup du côté de la maison, M. Leblanc aperçut sur le seuil, Nanette qui les écoutait depuis un instant et qui s'essuyait silencieusement les yeux, du revers de son tablier.

Il s'avança vers elle :

— Qu'y a-t-il, Nanette ? Pourquoi pleurez-vous ?

— Pardonnez-moi, je devrais avoir plus de courage que vous ; mais c'est plus fort que moi ; je ne peux pas m'en empêcher : Les larmes me viennent aux yeux malgré moi. Avoir passé dans cette maison de si bonnes années et en être chassée tout d'un coup, surtout être séparée si brutalement de vous que j'ai toujours considéré comme le meilleur des maîtres ou plutôt comme un ami, c'est bien triste, allez.

Un sanglot l'interrompit.

— C'est bien triste, en effet, soupira M. Leblanc

Puis, portant la main à ses yeux qui se remplissaient de larmes :

— Allons, bon, voilà maintenant que vous allez me faire pleurer aussi. Pourtant ce n'en est pas le moment, j'ai besoin de courage ; je ne veux plus rentrer dans cette maison qui bientôt ne m'appartiendra plus. Nanette, faites transporter, je vous prie, par Isidore, chez mon ami Doiron, les quelques objets qu'il me reste encore à prendre. Au revoir, Nanette ; je vous reverrai bientôt, mais pas ici. Il prit la main de la bonne femme qui pleurait toujours, et l'étreignit dans la sienne.

— Allons, du courage, dit-il, il en faut beaucoup dans la vie.

Et suivi de Céleste, il se mit à descendre vers la route.

A quelques jours de là, Evariste Leblanc était emménagé chez son ami Doiron avec Isidore ; ce jeune garçon s'était épris pour son maître d'une vraie affection de fils. C'était pour lui moins un étranger qu'un père qui l'avait traité avec bonté. Aussi c'était en vain que les nouveaux propriétaires de la ferme lui avaient offert une bonne augmentation de gages pour rester à leur service. Il n'avait pas voulu abandonner son maître qui avait été si bon pour lui dans la prospérité ; il savait que sa présence seule auprès de M. Leblanc était pour celui-ci une grande consolation ; il avait préféré le suivre chez Téléphore Doiron, qui ne pouvait lui donner autant d'argent, mais dont le toit hospitalier lui offrait de plus chaudes amitiés. Qu'importe un peu plus ou moins d'argent à côté de ces satisfactions du cœur ? Isidore et M. Leblanc ne sentaient pas le joug de la domes-

ticité ; ils appartenait à la maison. Traités ainsi, ils n'en avaient que plus de cœur à l'ouvrage. En apparence, il n'y avait rien de changé dans leur existence, même pour M. Leblanc, sinon qu'il mettait encore plus d'ardeur au travail que quand il était sur sa propre ferme. Les travaux pressaient en ce moment ; c'était la fenaison. Le nouveau propriétaire de la ferme de M. Leblanc était un marchand de la ville. Il l'avait achetée plutôt par spéculation que pour tout autre motif, parce qu'elle s'était vendue bon marché et qu'il comptait la revendre plus tard à bon prix. Peut-être viendrait-il y passer quelque jours avec sa famille. En attendant, il s'était arrangé avec Téléphore Doiron pour qu'il pût soigner de la maison et les récoltes. Celui-ci avait offert de se décharger de ce soin sur son ami Leblanc, qui aurait pu continuer à vivre sur sa propriété comme par le passé. Mais, dès les premiers mots, celui-ci s'était récrié. Non, il valait mieux en faire l'abandon de suite, puisqu'il était inévitable. Même si ce n'eût été de son ami Doiron, il fût allé loin, bien loin pour ne plus revoir cette ferme qui lui rappelait de si douloureux souvenirs. En effet, en quelque endroit qu'ils allât travailler, il ne pouvait s'empêcher de voir ses vastes champs dévalant vers la rivière ; sa maison blanche et coquette, campée sur le haut de la colline, les arbres de son verger à l'ombre des quels il allait s'asseoir pendant les grandes chaleurs de l'été ; le grand parc où paissaient et folâtraient ses poulains et ses génisses, où les vaches plus grasses, aux mamelles rebondies, levaient, tout en ruminant, leur mufle noir et humide et leurs yeux fixes, d'une si grande douceur, pour le voir passer. Maintenant le parc était vide ; ces animaux qu'il avait vus naître, qu'il avait élevés et nourris de sa main n'y étaient plus : ils étaient disséminés de tous les côtés, tués peut-être. Jadis, il voyait de loin s'élever du toit de sa maison des spirales de fumée bleuâtre, comme la respiration paisible de la vie qui s'agitait à l'intérieur. Maintenant aucun souffle ne sortait de cette maison blanche et froide comme un tombeau, objet permanent d'amer regret pour le pauvre dépossédé, triste à ses yeux, malgré les flots de soleil qui l'inondaient de leurs ondes brûlantes. En effet, elle était bien un tombeau pour lui, et sur le cadavre de son amour-propre, de sa fierté qui y gisait, mouraient à leur tour toutes ses joies et toutes ses espérances. Parfois un couple de pigeons égarés venait s'abattre sur son toit et le faire vibrer de suaves roucoulements, comme pour y ramener un instant la vie et la gaieté. Le contraste

n'en était que plus triste, et le pauvre Leblanc, à ce spectacle et aux souvenirs qu'il évoquait dans son esprit, ne pouvait retenir une larme qui allait sécher dans le sillon des rides creusées encore plus profondément par ses dernières infortunes. Alors il s'accusait intérieurement de faiblesse. Oserait-il murmurer contre les desseins insondables de la Providence? Non ; son cœur était trop sincèrement religieux pour cela, et se courbant de nouveau sur sa tâche interrompue, il s'écriait dans un élan de résignation chrétienne : Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu !

N'avait-il pas des adoucissements à l'amertume de son malheur ? D'abord l'amitié de Doiron, une de ces amitiés sincères qui deviennent encore plus étroites sous l'étreinte de l'adversité ; une de ces amitiés franches et fortes comme il en naît dans la simplicité et l'atmosphère pure des champs ; une amitié qui ne cesse qu'avec la mort et qui, même, se continue au-delà, pour celui qui survit. Puis, l'amour de Céleste, un bonheur qu'il n'eût pas osé rêver dans le coup qui le frappait. Cette épave qui flottait n'était elle pas assez pour le consoler du naufrage ? L'amour de Céleste était la plus grande ambition de sa vie. Il était sûr maintenant de le posséder. Qu'avait-il à désirer de plus, si la jeune fille consentait à partager son sort ? Il avait l'espérance de pouvoir vaincre le dernier obstacle qui s'opposait à la réalisation de leurs vœux les plus chers. Certes l'évêque serait sensible à leur malheur, à la constance de leur amour, et finirait par se laisser fléchir.

M. Leblanc avait pu remplir tous ses engagements et sauver encore quelque chose du désastre : des meubles auxquels il tenait beaucoup, son cheval, son buggy. Il lui était même resté une petite somme d'argent qu'il avait confiée à son ami, et qu'il réservait pour plus tard, en cas de besoin. Comme l'exploitation de la ferme de M. Leblanc avait amené à M. Téléphore Doiron, un surcroît de besogne et d'engagés, Nanette n'avait pas eu de peine à trouver immédiatement de l'emploi chez lui. Céleste elle-même venait régulièrement chaque semaine donner un coup de main au lavage et au repassage, de sorte que M. Leblanc n'était pas aussi isolé qu'il eût pu le craindre. Tous ses amis étaient autour de lui. Ses plus beaux jours étaient ceux où Céleste venait à la maison. Ils avaient alors de longs entretiens qui lui paraissaient toujours trop courts, et dans lesquels il s'attardait plus d'une fois après les repas avant de retourner aux champs.

Dominique venait aussi de temps en temps sur la ferme, avec la voiture de marchandises ; il n'osait presque plus parler à Céleste ; elle

évitait de se trouver en tête-à-tête avec lui. Il avait avec Nanette de longues entrevues. On devine quel en était le sujet. Il n'y était question que de M. Leblanc et de Céleste. Ils ne pouvaient comprendre que ceux-ci n'eussent pas abandonné leur projet de mariage après le coup qui venait de les frapper. La constance de ces singuliers amoureux ne pouvait pas toujours durer ; mais les meilleures espérances de Nanette et de Dominique étaient fondées sur la résistance de l'évêque.

IX

Les cloches de l'église de Tignish égrenaient joyeusement dans l'air tiède du matin les longs chapelets de leurs perles sonores, du haut de leur flèche élancée. Le soleil resplendissait dans l'azur le plus pur ; l'ardeur de ses rayons était tempérée par une brise fraîche qui soufflait du large. Les oiseaux, mis en gaieté, mêlaient leurs chants mélodieux à la grande voix des cloches ; la campagne dans sa plus belle robe verte, souriait et chantait doucement de ses mille voix. On eût dit un grand concert à la louange de Dieu, une fête universelle en l'honneur du Créateur.

Tout à coup les portes de l'église s'ouvrirent toutes grandes, et sur le seuil apparut une grande croix d'argent, portée par un enfant de chœur. Tandis qu'elle s'avavançait lentement, les rayons du soleil, se jouant sur l'argent poli, en arrachaient des étincelles et jetaient une auréole lumineuse tout autour de la tête du Christ crucifié. Deux longues files de jeunes filles suivaient, précédées de la bannière blanche de la Vierge à la robe bleue rehaussée d'or. Elles étaient vêtues de longues robes blanches, et elles marchaient lentement une à une, le regard modestement baissé sous leur long voile de mousseline, tenant un cierge à la main. Puis venaient les garçons, qui faisaient contraste, dans leurs habits noirs, derrière la bannière de Saint Joseph ; enfin, les enfants de chœur, aux surplis blancs sur les soutanes rouges ; puis le clergé. Cette longue procession s'achemina sous les grands ormes jusqu'au presbytère dont elle fit le tour. Le clergé s'arrêta sous la galerie et attendit quelques minutes. L'évêque parut. Il était revêtu d'une chape toute ruisselante d'or ; sur sa tête s'élevait la mitre garnie de pierreries. Il s'avavançait majestueusement en s'appuyant de la gauche sur sa crosse et en bénissant de la droite la foule qui s'inclinait sur son passage. L'évêque remit sa crosse à un enfant de chœur et entra sous le dais qui l'attendait. Puis la procession se mit en marche vers l'église. Une marche triomphale accompagna son entrée. L'orgue

Burdock
B
B
B
BITTERS

CURES
CONSTIPATION.

Constipation or Costiveness is an annoying and dangerous complaint caused by irregularity of the bowels, which produces disastrous results to health, causing biliousness, bad blood, dyspepsia, etc. B.B.B. acts perfectly to cure constipation and remove its effects. If you have never tried it, do so now.

IT NEVER FAILS.

"Was very bad with Costiveness, and one bottle of Burdock Blood Bitters cured me. Would not be without it."
Mrs. Wm. Finley, Jr., Bobcaygeon.

VESSOT-KING INSTITUTE

15 Bold St.

HAMILTON, ONT.

Private School for young Ladies.
Private instruction a specialty.

GUSTAVE DUHAMEL

Importateur de Fromages

1834

RUE STE CATHERINE

MONTREAL.

Telephone 6286

1. Un jeune homme nouvellement arrivé de France désire donner des leçons de français. — S'adresser à C. S., bureau du journal.

2. Un professeur de français formera pendant les vacances un cours de français qui aura lieu chaque jour, pendant quelques heures de l'après-midi, pour les jeunes élèves qui restent à Montréal. Prix modéré. — Ecrire à C. S., bureau du journal.

3. Un professeur de français au courant des méthodes naturelles va commencer prochainement un cours de français pratique, spécialement destiné aux hommes d'affaires dont le temps disponible est très limité en hiver. Ceux-ci feront donc bien de profiter de l'occasion. — Ecrire à V. L., bureau du journal.

4. Un Français de bonne éducation, parlant anglais, désire accompagner des touristes en Europe. — S'adresser à D. S., bureau du journal.

5. Un professeur français désire consacrer quelques heures à l'instruction de jeunes élèves pendant les vacances. — S'adresser à F. C., bureau du journal.

6. — Un jeune Français, nouvellement arrivé au Canada et ne parlant pas l'anglais désire donner des leçons de conversation. — Ecrire à R. T., bureau du journal.

7. Préparation aux examens pour collèges et cours spéciaux. — Ecrire à A. L., bureau du journal.

8. Un professeur de français, ne parlant pas anglais, se chargerait de l'instruction de quelques enfants pendant les vacances. — Au besoin, il irait à la campagne. — Ecrire à P. C., bureau du journal.

9. Une bonne occasion se présente pour les professeurs et les étudiants, messieurs et dames, qui désirent tirer profit de leurs jours de vacances. — Ecrire à D. A., bureau du journal.

10. — Leçons de français données à résidence à des prix très modérés. — Ecrire à C. V., bureau du journal.

IT PAYS TO ATTEND THE BEST

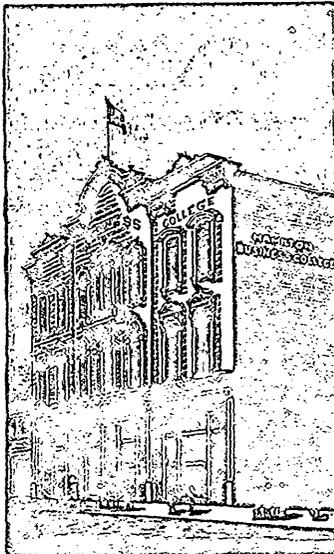
- - - CENTRAL - - -

Business College

Corner Yonge and Gerrard streets, Toronto. is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranting situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our Colleges, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. COMMERCIAL, SHORTHAND, PENMANSHIP and ENGLISH COURSES. Students admitted at any time. Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals

Sous la direction d'employés de bureaux expérimentés qui donnent tout leur temps et toute leur attention à l'instruction de leurs élèves, et qui usent de leur grande influence en faveur de ceux qui désirent des emplois.



COLLEGE COMMERCIAL

ET

Institut de

Sténographie

34, 36, 38 & 40

JAMES ST. SOUTH
HAMILTON, ONT.

SPENCER & McCULLOUGH

Principaux

On envoie FRANCO sur demande une circulaire descriptive richement illustrée.

DEMANDEZ-LA

There is Money

— IN A —

BUSINESS EDUCATION

Send for the Circular of the

KINGSTON BUSINESS COLLEGE

KINGSTON, (Ontario)

Hamilton College of Music

CORNER MAIN and CHARLES STS.

PIANO, ORGAN, VIOLIN and all orchestral instruments. The voice—Production, development, cultivation and style.

Diplomas granted, teachers' certificates granted, artists' certificates granted, testimonials granted.

Terms for piano \$6 per term of ten week (2 lessons per week) to \$30, according to advancement. The grade system, similar to that in vogue in the Public Schools, is adopted, with daily reports to parents or guardians. Quarterly examinations in theory and and practice under the immediate supervision of the director.

Special rates to resident students.

Students boarding in the College have the advantage of being constantly under the supervision of the teacher during their hours of practice as well as while receiving instruction.

For further particulars send for catalogue, or apply at the College.

D. J. O'BRIEN, Director

Hamilton Ladies' College

AND

CONSERVATORY OF MUSIC

ESTABLISHED 1860

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupils can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly 400 graduates.

The Conservatory of Music teaches Piano, Organ, Violin, Guitar, Harp, any instrument required. It prepares for the degree of Bachelor of Music.

The Art Department furnishes splendid advantages : Crayon, Water Colors, Oils, China, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil.

The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dining room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

For Catalogue and Terms Address the Principal

A. BURNS, S.T.D., L.L.D.

THE
LIVINGSTON PARK
SEMINARY

ROCHESTER, N. Y.

✂ FOUNDED IN 1858. ✂

Boarding and Day School for Young Ladies and Children.

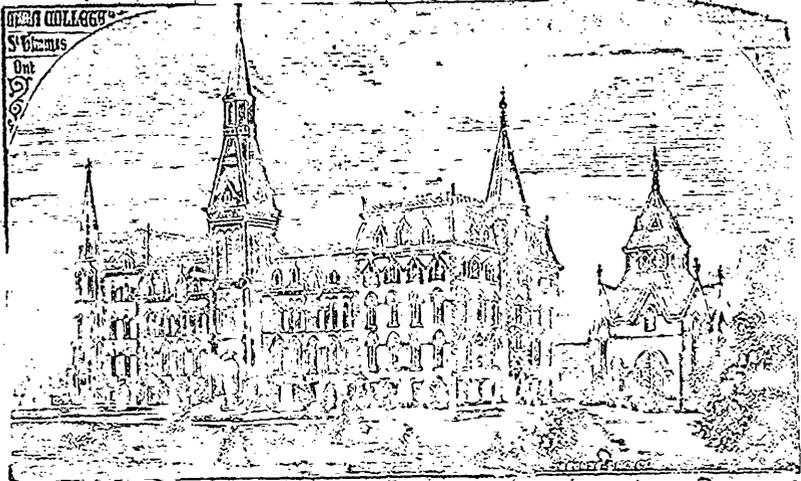
Special attention given to Music and
the Modern Languages.

Young Ladies fitted for College.

For Circulars and terms apply to

MISS G. C. STONE,
PRINCIPAL.

School re-opens, September 20th, 1893.



ALMA

THE LEADING
Canadian College
FOR
YOUNG WOMEN

Faculty of 20 University Gr-
duates and certificated Teachers.

Graduating Courses in Literature,
Languages, Music, Fine Arts, Elo-
cution, Commercial Science. **RATES**
SON.

Attendance 200 from all parts of
America.

For 60 pp. illustrated catalogue write Principal **AUSTIN A. M.**
Saint Thomas, Ont.

TRADUCTIONS

REDACTION

Travaux Typographiques

DE TOUTES SORTES .

A DES PRIX MODERES

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION

A VENDRE

Livres classiques ; romans des meilleurs auteurs.

Achats de librairie à Paris ; abonnements aux journaux français.

S'adresser au "Maitre de Français," 2269

- Rue Sainte-Catherine, MONTREAL.

